

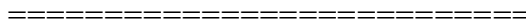
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME SECOND
(VICHNOUPARVAN)

10ème Thème - Lectures 122 à 134

Histoire du Pârijâta. Jalousie de Satyabhâmâ. Conflit d'Indra et de Crichna. Indra refuse de donner l'arbre Pâridjâta. Réconciliation d'Indra et de Crichna.

CENT-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

HISTOIRE DU PARIDJÂTA : DISCOURS DE NÂRADA.

Djanamédjaya dit :

Excellent Mouni, tu viens de me raconter les exploits du sage Crichna apparaissant au monde comme héros de Mathourâ : ton récit m'a causé un grand plaisir que je regrette de voir terminé. Parle-moi maintenant de ce même personnage devenu époux, et habitant de Dwâravatî : développe-moi le tableau des six qualités¹ dont il était orné. Tu peux satisfaire ma curiosité, car rien ne t'est inconnu.

Vêsampâyana répondit :

O Djanamédjaya, ô fils de Bharata, écoute à présent quelles furent les actions de Crichna agissant dans sa nouvelle qualité d'époux. L'illustre fils de Vasoudéva, accompagné de la divine Roukminî, se rendit sur le mont Rêvata². Celle-ci y célébra un grand jeûne³, à la fin duquel Crichna vint pour joindre ses offrandes à celles de son épouse, et pour traiter les Brahmanes suivant leur mérite. Ses jeunes fils et ses frères assistaient à la fête dirigée par Nârada, ainsi que ses seize mille femmes, toutes resplendissantes d'un éclat digne de Vichnou. Crichna sut avec magnificence satisfaire aux demandes des Brahmanes attachés à leurs devoirs, réglés dans leurs actions comme dans leurs paroles, d'un nom et d'une famille⁴ distingués, illustres, pieux et purifiés par les plus saintes pratiques que recommandent les livres sacrés. Hari, qui est le désiré des hommes vertueux, accomplit

¹ Nous avons déjà parlé plusieurs fois de ces six qualités qui conviennent aux princes. Voy. t. I, IIIe lect., not. 1.

² On se rappelle que le mont Rêvata, dont le pied est baigné par les eaux du golfe de Cambaie, était à la vue de Dwâravatî ; les seigneurs Yâdavasy avaient leurs maisons de plaisance.

³ Cette pratique de piété se nomme *oupavâsa* : elle consiste en une abstinence complète de tout plaisir, comme nourriture, parfums, fleurs, parures, bétel, musique et danse. Elle se termine par un repas donné à un Brahmane, avant que l'on puisse rompre son propre jeûne. Voyez à ce sujet la scène plaisante qui est vers la fin du prologue de la pièce intitulée *Mritchthacatî*. Voyez encore plus loin les lectures CXXXVI et suiv. du *Harioansa*.

⁴ Les Indiens s'informent avec soin de quelle famille sont les Brahmanes. Voyez les lois de Manou, lect. III, sl. 130, 149 et *pass*. Les Brahmanes ont soin d'ajouter à leur nom celui de leur père et la désignation de leur *gotra*, mot par lequel on indique la subdivision de caste en familles. On compte vingt-quatre *gotras*, qui ont pour chefs des saints renommés pour leur science et leur piété, comme Sândilya, Casyapa, Gôtama, Bharadwâdja, etc.

tous les désirs de ces Brahmanes et ceux de ses parents, et se montra en cette circonstance observateur fidèle des convenances. Mais surtout il fut d'une complaisance remarquable pour tous les vœux de la fille de Bhîchmaca, de sa bien-aimée Roukminî.

Dans le temps que Crichna, aussi étonnant dans son amabilité que dans ses autres actions, était en ces lieux tranquillement assis avec Roukminî, le Mouni Nârada se présenta devant lui. Le puissant frère d'Indra, Késava, reçut le saint Brahmane avec tous les honneurs prescrits par la loi. Le vénérable Richi, en récompense de ces honneurs, donna à Crichna une fleur de Pâridjâta, dont celui-ci fit cadeau à Roukminî. Cette beauté, tendre foyer d'amour, près de Crichna, brillait de l'éclat le plus vif que puisse présenter une mortelle ; mais quand, pour obéir à son époux, la fille de Bhîchmaca, l'amante de Nârâyana, celle qui réunit en sa personne les attraits des trois mondes, eut placé sur sa tête cette fleur pure et divine, ses charmes furent comme doublés. Le Mouni, fils de Brahmâ, Nârada, lui dit : « Épouse vertueuse, cette fleur vous sied à merveille, et elle reçoit de vous un ornement nouveau. C'est vous qui venez de lui donner du prix, vous que la nature a douée de si heureuses qualités, vous qui faites la félicité de votre époux. Cette fleur conserve sa fraîcheur durant toute l'année ; quel que soit le parfum que vous désiriez, quelle que soit l'exhalaison, chaude ou froide, que vous souhaitiez, cette même fleur satisfera tous vos goûts : elle renferme toutes les saveurs, toutes les odeurs, et procure le bonheur que l'on demande. Est-il un parfum de fleur que vous préféreriez, cette fleur de Pâridjâta vous le donnera. Bien plus, source de bonheur et de gloire, ô pieuse princesse, elle est encore un gage de vertu : intelligente et raisonnable, elle perd son éclat avec l'impie, et le conserve avec la personne attachée à son devoir. A votre gré, elle vous présentera la couleur que vous aimerez, légère ou foncée ; fidèle à retenir la douce essence du parfum que vous aurez choisi, elle vous servira encore de flambeau pendant la nuit. Vous n'aurez qu'à penser, et aussitôt par la vertu de cette fleur, qui saura s'étendre et se multiplier, vous aurez des guirlandes, des couronnes, des festons, des parterres⁵ entiers. Cette fleur remédie à la faim, à la soif, à la maladie, à la vieillesse, et vous pouvez, en la portant, ressentir sa puissance. Ce n'est pas seulement l'oeil ou l'odorat qu'elle charmera ; pour le plaisir de l'oreille, elle vous procurera les chants et les concerts les plus doux et les plus variés que vous puissiez imaginer. Mais au bout de l'an, cette fleur disparaîtra et retournera vers son arbre. Telles sont, ô princesse, les qualités du Pâridjâta créé pour les dieux seuls. La pieuse Oumâ⁶ fille de l'Himâlaya et amante de Siva, est toujours parée de ces fleurs, ainsi qu'Aditi, la fille de Pouloman⁷ environnée de la cour du grand Indra, Sâvitri⁸ la mère des dieux, Sri⁹, modèle de perfection, les autres épouses des dieux, les dieux eux-mêmes et les Vasous. Le temps dans sa révolution est la mort de tout (jouissez du présent). Au milieu des seize mille femmes de Crichna, vous êtes aujourd'hui l'épouse préférée. Aimable rejeton des Bhodjas, vos rivales sont douées de mille avantages ; cependant triomphez de leur humiliation, et goûtez dans toute leur plénitude votre

⁵ J'ai rendu ainsi le mot मण्डप, *mandapa*, qui présente plutôt l'idée du mot français reposoir. C'est un édifice temporaire, une salle ornée de fleurs à l'occasion de certaines fêtes, par exemple, pour un mariage, etc.

⁶ Autrement appelée Pârwatî ou Dourgâ.

⁷ C'est Satchî, épouse d'Indra.

⁸ La Sâvitri est une prière que le Brahmane doit réciter chaque jour. On la personnifie, et on la regarde alors comme femme de Brahmâ, de la même manière que la Swadhâ, nourriture offerte aux mânes, est représentée comme l'épouse du dieu du feu. Sâvitri est non-seulement la mère des dieux, mais encore celle des castes indiennes, parce que leur régénération par l'investiture du cordon est due à la vertu de cette prière.

⁹ Nom de Lakchmî, épouse de Vichnou.

bonheur et votre gloire. La fille de Satrâdjit, la belle Satyabhâmâ va savoir que le vainqueur de Madhou vous a donné cette fleur céleste, et elle sentira l'atteinte portée à cette félicité à laquelle elle est accoutumée. La mère de Sâmba¹⁰, Gândhârî et les autres épouses de Crichna, avides de bonheur, concevront de vains désirs qui ne seront point satisfaits. Vous avez obtenu un bien unique, qui l'emporte sur tous les autres, et que mille désirs, des plus fervents, ne sauraient conquérir. Je puis aujourd'hui m'unir à Crichna pour déclarer, ô noble fille des Bhodjas, que vous êtes douée des avantages les plus brillants ; et le présent que vous venez de recevoir de votre époux, présent qui vaut toutes les pierreries des trois mondes, donne maintenant à votre existence un prix incomparable ».

Ainsi parlait Nârada, et son discours était sincère. Quelques-unes des femmes attachées au service de Satyabhâmâ et des autres épouses de Crichna étaient présentes : elles entendirent les paroles de Nârada vantant l'excellence du présent fait à Roukminî ; et bientôt, par suite de l'indiscrétion naturelle à leur sexe, tout le gynécée de Vichnou connut les détails de cette aventure. Ce discours, passant par la bouche¹¹ des suivantes, arriva jusqu'aux oreilles des maîtresses, qui se mirent à raisonner sur la faveur extraordinaire de Roukminî : « En quoi, se disaient-elles dans leur conciliabule, en quoi vaut-elle mieux que nous ? Est-ce parce qu'elle lui a donné un fils ? Est-ce pour l'excellence réelle de ses qualités ? ». Les épouses de Crichna s'épuisent en longs discours ; mais Satyabhâmâ, accoutumée à la tendresse de son époux, ne peut supporter le bonheur de sa rivale ; elle était belle, jeune, fière de l'amour de Crichna : en entendant ce récit, qui blesse son orgueil, elle ressent le supplice de la jalousie. Celle dont le visage est ordinairement si calme, si riant, rejette avec colère sa robe qui brille de la couleur du safran¹² : elle se couvre d'un simple voile. Son courroux croît et s'augmente, comme la flamme dont on alimente l'ardeur. Brûlée des feux de l'envie qui la dévore, elle perd tout l'éclat dont jadis elle resplendissait, et se retirant dans un cabinet¹³ solitaire où elle va nourrir son ressentiment de ses tristes pensées, elle ressemble à l'étoile qui entre dans le nuage orageux. Sur son front pâle comme la lune glacée elle attache un bandeau de soie¹⁴, symbole de la colère qu'elle se plaît à nourrir dans son cœur, et de la poudre onctueuse du sandal rouge elle teint le bord de ses tempes. La pensée de l'affront qu'elle croit avoir reçu excite de plus en plus son indignation ; elle secoue la tête, elle croise les mains, elle jette ses parures sur sa couche formée de longs coussins ; elle s'adresse avec humeur aux suivantes dont elle est entourée ; elle effeuille un lotus ; elle soupire, soupire encore, et sous ses ongles fait froncer ses sourcils.

¹⁰ Elle se nommait *Djâmbavatî*.

¹¹ L'expression sanscrite signifie mot à mot : d'oreille en oreille, कर्णकर्णि, *carnâcarni*.

¹² सकुङ्कुम, *sacouncouma*.

¹³ Ce cabinet s'appelle क्रोधगार, *crodhâgâra*, ou क्रोधगृह, *crodhagriha* (maison de colère). Nous avons en français un mot, boudoir, qui présente le même sens dans son étymologie, mais qui pour l'usage s'est éloigné de son origine.

¹⁴ दूकूलपट्ट, *doucoulapatta*.

CENT-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

DÉSESPOIR DE SATYABHÂMÂ.

Vêsampâyana dit :

Késava, connaissant le résultat de l'entrevue de Nârada avec Roukminî, sortit aussitôt pour tâcher de réparer le mal par son adresse incomparable et son ingénieuse tendresse. Il se rendit au palais de Satyabhâmâ, élevé par Viswacarman sur un beau coteau du Rêvata. Sachant quelle était l'orgueilleuse susceptibilité de la fille de Satrâdjît, il entra doucement ; pareil à un amant craintif, il avait l'air de redouter son courroux, et ne s'avancait qu'avec précaution. Il dit à Dârouca¹ de l'attendre à la porte, et après avoir chargé Pradyoumna² de rendre à Nârada les honneurs qui lui étaient dus, il pénétra dans l'appartement. De loin il la contemplait, confinée dans le cabinet de colère, et entourée de ses suivantes : tantôt elle soupire avec douleur ; tantôt elle presse contre son visage les restes du lotus qu'elle a froissé entre ses doigts, ou du bout de son pied légèrement courbé elle bat la terre. Tantôt elle rejette sa tête en arrière, et sourit avec effort ; tantôt reposant son front sur sa main, elle penche en avant son beau corps, et semble méditer. Puis elle prend des mains de ses suivantes la pâte de sandal, ou bien elle trouve un cruel plaisir à se frapper la poitrine : enfin elle se lève brusquement, et se promène à grands pas. Crichna, la tête cachée derrière un coussin, considérait tous les détails de cette scène et la physionomie des autres femmes qui entouraient sa bien-aimée. Enfin, jugeant le moment favorable, il fait signe aux suivantes de ne rien dire, et, confondu dans leur foule tremblante, il s'approche avec précipitation : sa main saisit un éventail, qu'il agite doucement et en riant. L'air, que forment les légères ondulations de l'éventail, est tout imprégné d'une odeur surnaturelle et divine : c'est le parfum du Pâridjâta. Satyabhâmâ en est surprise : elle tourne la tête, et s'écrie ; elle se lève, sans voir le dieu qui lui tourne le dos ; elle demande à ses femmes d'où vient ce parfum merveilleux. Celles-ci, sans répondre à sa question, tombent à genoux, la tête baissée et dans l'attitude du respect. « Je ne reconnais pas ce parfum, disait Satyabhâmâ : il ne vient pas de la terre, qui ne saurait en produire de pareil. Qui peut nous l'envoyer ? », et elle regardait de tout côté. Elle aperçoit alors le maître du monde, le divin Késava : dans sa surprise elle pousse un cri, et, les yeux baignés de mille larmes, malgré sa colère, elle le salue avec respect. Ses lèvres sont tremblantes, son front est baissé, sa respiration gênée : son visage, dont la beauté est relevée par la poudre noire qui teint le coin de ses yeux³, se décompose en un instant : son sourcil se fronce, son regard est effaré ; elle couvre son front de sa main, et dit à Crichna : « Vous voilà bien heureux ! » Et en même temps la honte et la colère arrachaient à ses yeux des larmes qui ressemblaient à des gouttes d'eau glacées roulant sur les feuilles du lotus. Le dieu la soutient ; et ses mains, sa poitrine ornée du divin Srîvatsa, sont tout inondées des pleurs qui sillonnent les joues arrondies de son amante. Il essuie ces larmes, et lui dit : « O mon amie, ô toi dont l'oeil est aussi beau que la fleur du lotus noir, pourquoi tes regards sont-ils chargés de pleurs, comme le calice du lotus est rempli de l'eau du lac ? Quand la lune doit briller de tout son

¹ Nom de l'écuyer de Crichna.

² C'est le fils de Crichna et de Roukminî.

³ Cette idée est contenue dans l'épithète असितापाङ्गी, *asitâpângî*. L'usage des femmes indiennes est de teindre le coin extérieur de leurs yeux et leurs cils avec un cosmétique noir et liquide, nommé *andjana*.

éclat, quand le lotus doit, à l'heure de midi, étaler toute sa beauté, quelle cause vient leur enlever ces charmes qui ravissent mon âme ? O ma belle, pour quel motif as-tu quitté la couleur dorée du safran pour prendre le vêtement blanc ? Ta couleur de prédilection n'est-elle plus la couleur jaune⁴ ? Avant l'arrivée de Nârada, le blanc n'était pas de ton goût. Pourquoi ton corps est-il dépouillé de ces parures qui relèvent tes attraits ? Pourquoi ce front est-il caché sous un voile blanc, ce front qui doit être marqué d'un signe sacré⁵ ? Ma belle et tendre amie, par quel motif ne porte-t-il pas la douce empreinte du sandal liquide et odorant ? O ma chérie, ce trouble qui règne sur ton visage jette aussi le trouble dans mon âme. Le sandal onctueux ne forme plus sur ta joue des lignes⁶ aussi gracieuses qu'à l'ordinaire ; ton cou, dépouillé des pierres précieuses qui l'ornaient, ressemble au ciel dont les étoiles sont voilées par les nuages de l'automne. Ton visage, naguère aussi radieux que la lune, est devenu sombre ; et de ta bouche riante et modeste, parfumée par une douce haleine, il ne sort aucune parole pour ton ami. A peine daignes-tu me regarder. Tu soupîres, et de tes yeux tombent des pleurs noircis par le cosmétique⁷. Charmante amie, c'est assez gémir. Ne verse plus ces larmes qui gâtent ton beau visage, et emportent la teinture de tes cils. Ne suis-je pas ton serviteur ? Le monde le sait. Et pourquoi ne m'exprimes-tu pas tes volontés ? Quel mal t'ai-je fait, pour que tu te montres de fer envers moi, ô ma belle maîtresse ? Ne te suis-je pas soumis d'âme, d'action, de parole ? C'est la vérité que je dis. Quelle différence entre la tendresse et l'estime que j'ai pour toi, et celles que je ressens pour les autres femmes ! Mon amour, immortel comme moi, t'est pour toujours assuré. O femme pareille à une fille des Souras, telle est ma ferme résolution. Comme la solidité, l'odeur, le son et d'autres propriétés encore sont les qualités de la terre⁸, ma qualité, à moi, c'est l'amour. L'amour est en moi ce que la flamme est au feu, la divine lumière au soleil, la grâce⁹ impérissable à la lune ».

Ainsi parlait Djanârdana : l'heureuse Satyabhâmâ, essuyant ses larmes, dit à son amant : « Oui, seigneur, vous êtes à moi, telle était naguère mon unique pensée. Mais aujourd'hui je sais que votre amour est inconstant. Je reconnais bien maintenant qu'il n'est rien de stable dans ce monde, rien de plus changeant que le temps, de plus incertain que le bonheur. Mon sort paraissait être celui d'une immortelle. Cependant vos discours sont ils bien l'expression de vos sentiments ? Je ne vois que des mots, des mots flatteurs et agréables. Mais votre amour pour moi est supposé : pour d'autres votre amour est véritable. Vous savez, seigneur, que je suis sincère et dévouée ; et vous me dédaignez, vous me trompez. Voilà ce qui s'est vu et ce qui se verra toujours, ce qu'on a entendu et ce

⁴ Cette couleur jaune est aussi celle des vêtements de Cricna.

⁵ Ce signe s'appelle *tchitraca*, et ordinairement il est fait avec la poudre de sandal.

⁶ Ces lignes se tracent avec le doigt sur le front, la gorge, le cou, etc. On se sert pour les former de parfums liquides et colorés avec le safran, le sandal, etc. Cette opération de toilette s'appelle *patraca*, *patrabhanga*, *patralékhâ*, *patraballî*, *patrângouli*, ou *patrâbalî*. Une ligne perpendiculaire tracée sur le front se nomme *ôurddhwapoundra* ou simplement *poundra*.

⁷ Voyez pour l'explication de cette circonstance la note 3.

⁸ Ce passage un peu incomplet a besoin, pour être entendu, que l'on combine ensemble le sl. 20 et les sl. 75, 76, 77 et 78 de la Ière lect des lois de Manou, d'où il résulte que chacun des cinq éléments a une qualité particulière, et que les derniers possèdent les qualités de ceux qui les précèdent sur la liste : de là vient que la terre, qui est le cinquième, a les qualités du son, de la tangibilité, de la couleur, de la saveur et de l'odeur. Dans cette énumération de qualités n'est pas comprise la solidité, que nous trouvons ici, क्षमा, *kchamâ*.

⁹ On fait de la Grâce, कान्ति, *cânti*, une nymphe qui est l'épouse du dieu de la lune. Voyez la CXVIIe lecture.

que l'on entendra constamment : tel est le fruit destiné à l'amour. Cependant si j'ai mérité votre faveur, daignez le reconnaître. Pour vous prouver ma tendresse, je puis supporter toutes les peines et les fatigues de la pénitence. L'époux n'a qu'à commander, et le devoir des femmes est de se livrer aux exercices de la mortification la plus rigoureuse ; mais qu'au moins la mauvaise volonté de l'époux ne rende pas infructueuse la bonne volonté de la femme ».

Tel fut le discours de la belle Satyabhâmâ ; ses yeux se remplirent de larmes, et elle saisit le bord du vêtement jaune de Crichna, qu'elle porta à ses lèvres.

CENT-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

ENTREVUE DE CRICHNA ET DE NÂRADA.

Vésampâyana dit :

O fils de Bharata, Nârâyana répondit alors à la pieuse Satyabhâmâ, orgueilleuse et colère à force de tendresse :

Satyabhâmâ, voyant que Crichna était sincère, lui répondit, le front baissé et d'une voix coupée par ses sanglots : « O vainqueur de Késin, ô noble et généreux époux, c'est à vous que je dois le bonheur et la gloire dont je jouissais, et dont on a tant parlé dans ce monde. Si je lève ma tête avec orgueil, si parmi toutes les femmes je suis un objet d'envie, c'est vous qui en êtes l'auteur. Eh bien ! aujourd'hui je suis la risée de mes rivales. Tel est l'effet d'un récit que viennent de répandre partout nos suivantes ; récit, hélas ! trop vrai !

Nârada vous avait donné une fleur de Pâridjâta : vous en avez fait présent à quelqu'un, dit-on, et ce n'est pas à moi. On dit encore que la même personne a reçu de vous des pierreries en profusion, et les témoignages les plus évidents de votre attachement, de votre préférence ; que Nârada lui a prodigué devant vous les plus grands éloges, et que vous avez avec plaisir entendu ce panégyrique. Si elle¹ mérite en effet les louanges que ne lui a pas épargnées Nârada, pourquoi faire retentir jusqu'à nous, malheureuses que nous sommes, les échos de sa gloire ? Si, après m'avoir fait goûter les délices de votre tendresse, vous voulez, seigneur, me condamner au chagrin, ordonnez, je vous prie, et la pénitence aura pour moi des charmes. Mais ce n'est pas ici un vain songe qui m'abuse : j'ai bien entendu le récit véritable de mon infortune, et vous avez été le témoin de cette scène. Que ce soit un caprice de l'illustre Mouni, je le veux ; mais ce qui m'irrite, c'est que vous étiez présent à l'éloge qu'il faisait. Vous l'avez dit vous-même : c'est l'honneur qui est dans le monde la vie des êtres vertueux ; privée de cet honneur, je ne dois plus vivre. Ce qui faisait autrefois mon espoir va former aujourd'hui ma crainte. Celui qui est fort par excellence ne veut plus me prêter sa force. Abandonnée que je suis par vous, ô dieu, quelle route vais-je suivre ? Irai-je encore avec vous dans des chemins parsemés de lotus² ? Quelle faute ai-je donc commise envers les dieux, pour avoir inérité de perdre votre amitié, ô vous qui faisiez mon orgueil ? Après un tel malheur, comment puis-je revoir

¹ Il est à remarquer que Satyabhâmâ ne prononce pas le nom de sa rivale. Crichna a aussi la même discrétion.

² Ce passage renferme une expression composée dont le sens est difficile à saisir : c'est le mot कुमुद्वतीगतां *coumoudwatîgatâm* en rapport avec गति, *gatim*. Mon excellent maître, M. de Chézy, pensait que la force grammaticale de la phrase entraînait ce sens : la route suivie par Coumoudwatî. Mais je ne connais pas de légende où il soit question des malheurs d'une amante qui aurait porté le nom de Coumoudwatî. Il y a bien une rivière de ce nom qui sort du mont Vindhya : mais j'ignore quel en est le cours. J'ai donc hasardé le sens que je présente ici : *viam per nymphæas euntem*.

encore le Rêvata couronné des fleurs du printemps ? Haïe de vous, comment puis-je encore, épouse infortunée, goûter la douceur de cet air qui m'apportait et le parfum des fleurs et les sons agréables des instruments ? Tombée dans votre disgrâce, comment contemplerai-je encore le spectacle de la mer témoin de ces jeux³ auxquels je me livrais à vos côtés ? Vous me disiez : Sâtrâdjîtî, nulle autre n'est plus aimée que toi ! Ce beau discours a cessé, et qui pourra me le rappeler ? Après m'avoir vue si heureuse, si honorée, ma belle mère me verra donc méprisée, et célèbre maintenant par mon malheur ? Que j'étais insensée avec mon amour tendre et dévoué ! Mes yeux fascinés vous voyaient toujours sous le même aspect. Je ne vous croyais pas fourbe et trompeur : je sais aujourd'hui que vous êtes changeant, infidèle et dissimulé. En vain vous affectez le faux semblant d'un dieu, vous vous couvrez d'une apparence divine : imposteur, je vous connais, vous n'êtes qu'un inconstant aux discours mielleux, à l'âme perfide ».

Crichna essaya d'apaiser la fière Sâtrâdjîtî, ainsi subjuguée par sa jalousie. « O ma belle et douce maîtresse, lui dit-il, ne te livre pas à ce chagrin. Pourquoi m'adresser ces reproches, à moi qui suis toujours ton serviteur ? Si Nârada, devant moi, lui a donné cette fleur de Pâridjâta, c'est que l'adroit Mouni croyait me plaire : c'était un moyen de me témoigner sa reconnaissance des présents qu'il avait reçus de moi. Calme-toi, voilà toute ma faute : il faut me la pardonner. Si tu veux, ô ma tendre amie, des fleurs de ce Pâridjâta, je t'en donnerai, je te le promets. Même je placerai, dans ton palais, pour tout le temps que tu voudras, l'arbre lui-même que je ferai venir du ciel ».

A ces paroles de Crichna, Satyabhâmâ répondit : « O seigneur, s'il est possible que je possède le Pâridjâta, je n'ai plus de ressentiment. O Crichna, j'aurais toutes les qualités, et je l'emporterais sur toutes les autres femmes ! » « Tentons d'abord la voie des négociations », dit le vainqueur de Madhou, le maître puissant et le divin auteur du monde. Et cependant la joie était au cœur de sa belle et pieuse amie. Crichna, accoutumé à combler les vœux des êtres bons et vertueux, commença par faire ses ablutions, et acheva toutes les cérémonies nécessaires⁵ : en même temps dans sa pensée il appela Nârada. A peine le dieu achevait-il de se purifier, que le saint Mouni apparut sur la mer. Crichna, animé par l'amour du devoir, rendit au sage, ainsi que Satyabhâmâ, tous les honneurs accoutumés. La fille de Sâtrâdjîtî elle-même lava les pieds de Nârada, tandis que Crichna lui présentait l'eau dans un vase d'or. Le Mouni était assis ; et Késava, le maître du monde, lui servait des mets excellents. Le généreux Nârada, aussi distingué par son éloquence que par sa foi, ayant mangé avec reconnaissance ce que lui offrait le souverain des êtres, finit par se rincer la bouche, et donna sa bénédiction que Késava reçut avec plaisir ; puis, étendant sa main droite remplie d'eau, il dit à Sâtrâdjîtî, qui fixait sur lui ses yeux modestes et aussi noirs que le nuage : « Beauté divine, soyez toujours, comme aujourd'hui, soumise à votre époux. Puissent les fruits de ma pénitence contribuer à rendre votre félicité à jamais incomparable ! » Il dit, et l'amante de Crichna se leva, l'âme comblée de joie. Avec l'assentiment du Brahmane, le sage et puissant héros mangea le reste⁶ de son repas. Cependant, après l'accomplissement de toutes ces cérémonies⁷, Satyabhâmâ, suivant les directions de son époux, et quittant la place qu'elle avait occupée près de lui,

³ जलक्रीडा, *djalacrîdâ*. Nous verrons plus loin, lect. CXXXXV, la description de cette fête.

⁵ Ces cérémonies, sur lesquelles je n'ai aucun détail, portent le nom général de आवस्यकं कर्म, *âvasyacam karma*.

⁶ Tel est l'usage consacré par les sl. 116, 117 et 118 de la IIIe lecture des lois de Manou. Ce reste est appelé *vighasa* (*ibid.* sl. 285).

⁷ C'est le même mot que ci-dessus, *âvasyacam*.

avait salué avec respect le saint Mouni, et s'était retirée dans l'intérieur de ses appartements.

Alors Nârada, tranquillement assis, dit à Crichna : « Je vous remercie de votre politesse, héros vertueux : je vais me rendre au séjour d'Indra, où les Gandharvas, réunis aux chœurs des Apsarâs, se disposent à célébrer par leurs chants et leurs danses leur souverain, le premier des dieux. Le grand dieu Soma lui-même se dérobe⁸ aux yeux des mortels pour aller avec dévotion assister à cette fête, qui tous les mois se renouvelle dans le palais de celui dont la foudre brise les rochers en éclats. En reconnaissance de votre réception hier je vous ai donné une fleur cueillie sur le roi des arbres, sur le grand Pâridjâta : c'est à votre intention que je l'avais apportée du ciel, cette fleur divine qui fait le bonheur des dieux. L'arbre qui la produit est pour Satchî un objet de prédilection, toujours honoré pour la félicité dont il est une source intarissable. Le grand Pâridjâta fut jadis créé par le vénérable et pieux Casyapa, fils de Marîtchi, noble et riche trésor de pénitences. C'est un présent que sa tendresse fit un jour à Aditi, pour satisfaire aux saints désirs de cette déesse. Je veux, lui avait dit Aditi, obtenir de vous, excellent Mouni, un présent qui assure mon bonheur, qui me procure à volonté toute espèce de parures, les plaisirs de la danse et du chant, une jeunesse éternelle, l'éloignement de toute passion, de tout chagrin, qui conserve en moi l'attachement que j'ai pour mon époux et pour les règles du devoir. Casyapa créa donc pour Aditi le Pâridjâta couvert de fleurs odorantes, dont la propriété est de satisfaire tous les désirs. Cet arbre, agréable à tous les êtres, remarquable par sa hauteur, a trois branches⁹, et porte des fleurs de toute espèce de formes qu'il varie suivant le goût de chaque beauté. Il peut, si l'on veut, imiter les grâces du lotus. Casyapa, pour le former, a pris la moelle de l'arbre appelé Mandâra, et a fait ainsi du Pâridjâta une véritable merveille. Aditi, ayant formé une guirlande de ces fleurs, la remit à son époux Casyapa, pour récompenser mes services par ce présent, gage précieux de bonheur et de pureté. Ce fut dans la même intention que de semblables guirlandes furent données à Indra par Indrânî, à Soma par Rohinî, et à Couvéra par Riddhi¹⁰. La félicité est donc le fruit que produit le Pâridjâta, ainsi nommé parce qu'il est né sur le bord (pâredjâta) du Gange céleste¹¹. On l'appelle aussi Mandâra, parce qu'il ressemble pour ses fleurs au Mandâra divin. Enfin il porte encore le nom de Covidâra¹², parce que les créatures ignorantes, en le voyant, s'écrièrent : Quel est cet arbre (co'pi dârou) ? Et voilà pourquoi cet arbre céleste, dont vous avez vu une fleur, est connu sous le triple nom de Mandâra, de Covidâra et de Pâridjâta».

⁸ Il semblerait que par cette fiction on veut rendre compte du phénomène qui a lieu aux environs de la nouvelle lune.

⁹ Le Pâridjâta serait-il un arbre allégorique représentant les trois Vèdes, ou bien une espèce de rituel, rédigé par Casyapa, et contenant trois parties. Voyez plus loin les lectures CXXXVI, CXXXVII et CXXXVIII, qui renferment des règles de purification, pratiquées et révélées par la femme de Siva. Cette comparaison des livres sacrés avec des arbres n'est pas rare dans les auteurs indiens. Voyez le commencement de la XV^e lecture du Bhagavad-gîtâ.

¹⁰ Il paraît que c'est le nom de l'épouse du dieu des richesses.

¹¹ Le Gange coule d'abord dans le ciel, et il est appelé *Vichnoupadî*, parce qu'il sort de dessous les pieds de Vichnou.

¹² Le dictionnaire de M. Wilson donne à ce mot une autre origine ; mais nous voyons ici un nouvel exemple de la bizarrerie du poète quand il veut être étymologiste.

CENT-VINGT-CINQUIÈME LECTURE. MENACES DE CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Nârada allait partir ; le puissant Vichnou lui dit : « Saint Maharchi, vous allez au Swarga, et bientôt vous vous trouverez à la cour du dieu dont la prudence a causé la ruine de Tripoura¹. Je ne prétends pas vous donner un ordre, mais je vous prie de parler en mon nom au vainqueur de Pâca². Rappelez-lui notre antique fraternité ; dites-lui que mes épouses ont entendu parler de cet arbre fameux, nommé Pâridjâta, que le divin Mouni Casyapa a jadis créé pour l'amour d'Aditi, et qui donne la pureté et le bonheur. Elles savent qu'Indra a fait présent aux déesses, pour éterniser leur sainteté, de cet arbre merveilleux ; et elles ont conçu le désir d'obtenir la même faveur. Illustre Brahmane, faites valoir les motifs de piété, de générosité, d'amitié même, et tâchez de déterminer Indra à m'envoyer à Dwâravatî le Pâridjâta, que plus tard je lui rendrai fidèlement. Tel est le langage que vous tiendrez au dieu vainqueur de Bala³, pour l'amener à me faire le présent que je lui demande. Quand je considère le mérite de mon messenger, je ne puis douter du succès de sa négociation ».

Ainsi parlait le vainqueur de Késin au divin Richi Nârada, qui lui répondit en souriant : « Chef des Yâdavvas, tel est sans doute le langage que j'adresserai au roi des dieux ; mais il ne donnera jamais le Pâridjâta. (D'ailleurs il n'est pas seul à défendre cet arbre⁴.) Quand autrefois les dieux et les Asouras se réunirent pour baratter la mer avec le mont Mandara, le Pâridjâta sortit du sein des flots⁵, et le dieu Siva fut chargé de le transporter sur le sommet du Mandara. En chemin, Indra lui exposa son désir de voir cet arbre délicieux placé dans le jardin de Satchî. Siva voulut bien condescendre à sa demande, et le Pâridjâta ne fut point porté sur les coteaux du Mandara ; mais il devint l'arbre favori de Satchî, et Indra sut avec adresse se l'approprier. Cependant, plus tard, pour complaire à Oumâ, Siva forma dans un vallon du Mandara un bois de Pâridjâtas de la longueur d'une gavyoûtî⁶. Les traits brûlants du soleil, les rayons glacés de la lune, le souffle du vent ne sauraient percer l'épaisseur de ce bois. La fille de l'Himâlaya⁷ y entretient une douce température, et ces lieux sont éclairés de la splendeur de Siva. A l'exception de ce dieu et de moi, personne n'a le privilège d'entrer dans ce bois sacré. Là, de tout côté, les Pâridjâtas produisent les plus belles pierres que l'on peut désirer, et que Mahâdéva⁸ distribue à ses principaux serviteurs : forêt charmante, ornée de fruits merveilleux, douée de mille qualités rares et

¹ On désigne ordinairement par cette périphrase le dieu Siva, vainqueur du roi de Tripoura, aujourd'hui Tipperah. Cependant il serait possible que l'on voulût ici parler d'Indra, qui souleva contre Tripoura la colère de Siva. Le même Indra porte le nom de Pourandara, parce qu'il brise les villes avec sa foudre.

² Asoura tué par Indra

³ Autre Asoura tué aussi par Indra

⁴ Cette phrase est ajoutée par le traducteur pour donner le motif de ce qui suit.

⁵ Voyez dans les notes que M. Wilkins a ajoutées à sa traduction du Bhagavad-gîtâ, un épisode extrait du Mahâbhârata et dans lequel on raconte ce barattement de la mer. Le fait que l'auteur rapporte ici n'est pas la création du Pâridjâta, déjà mentionnée dans la lecture précédente ; c'est la manière miraculeuse dont il fut recouvré, après avoir été perdu dans le déluge.

⁶ Mesure itinéraire de 2.000 *dandas* ou *brasses* (*fathoms*).

⁷ C'est-à-dire Oumâ, épouse de Siva, appelée aussi *Pârwatî* (*montana*).

⁸ Nom du dieu Siva, c'est-à-dire le *grand dieu*

précieuses, et couverte d'un ombrage magnifique sous lequel le dieu qui a pour symbole un taureau⁹ reçoit quelquefois Soma et les grandes divinités. Ces arbres appelés aussi Mandâras, embellis de toute la magnificence de Siva, sont nés pour le bonheur d'Oumâ et le malheur des téméraires qui oseraient profaner ce bois. Un jour un Dêtya terrible et courageux, nommé Andhaca, fier de la protection d'un dieu et bravant le danger, eut l'audace de pénétrer dans cette enceinte défendue. Le grand Siva ne ménagea point son ennemi ; et cet Asoura, qui se croyait privilégié contre toute espèce d'attaque, dix fois plus fort que Vritra¹⁰ lui-même, expira sous les coups du dieu des dieux. De même, ô Crichna, tu ne peux obtenir qu'au prix des plus grands malheurs ce Pâridjâta, source abondante de tous les biens, et sur lequel le puissant Indra et la divine Satchî ont les yeux toujours ouverts ».

« Pieux Mouni, reprit Crichna, le sage Mahâdêva a bien fait autrefois de se montrer complaisant pour Satchî, et de lui accorder le Pâridjâta ; mais ce grand dieu, ce puissant auteur du monde, ne peut pas m'accorder moins qu'à mon frère aîné : telle est ma pensée. Quoique plus jeune que le vainqueur de Bala, je mérite bien aussi qu'on ait égard à mes caprices, et je ne vaudrais pas moins que Djayanta. Essayez donc, sage Brahmane, auprès d'Indra tous les moyens que vous suggérera votre amitié pour moi. Ma résolution est bien prise ; je veux que le Pâridjâta soit apporté du ciel pour l'honneur de Satyabhâmâ. Vous me demanderez comment il est possible que je commette une injustice. Et, sous ce rapport, a-t-on un fait, une parole même à me reprocher ? Le monde n'a-t-il pas toujours trouvé en moi le défenseur de l'opprimé ? La vertu ne m'a-t-elle pas vu toujours disposé à la servir ? Comment donc aujourd'hui cesserais-je d'être juste eu mes discours ? Je vous le répète donc, saint Brahmane ; les dieux, les Gandharvas, les Râkchasas, les Asouras, les Yakchas, les serpents conjurés contre moi, ne sauraient détruire ma résolution. Si le maître des dieux ne veut point vous remettre le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre la poitrine de Pourandara¹¹ toute teinte du sang de Satchî écrasée sous mes coups. C'est là ce qu'il faut lui dire, s'il est insensible aux premières ouvertures de conciliation. Vous connaissez mon intention ferme et invariable ; tâchez qu'il puisse n'en pas douter ».

CENT-VINGT-SIXIÈME LECTURE.

RÉPONSE D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le Mouni Nârada se rendit au palais d'Indra. Il y arriva pour la nuit, et assista à la fête. Là, il trouva rassemblés les nobles Âdityas, les grands Vasous, les Râdjarchis, les Sages qui par leurs oeuvres ont obtenu le Swarga, les serpents, les Yakchas, les Siddhas, les Tchâranas¹, les pénitents, les Brahmarchis, les Dévarchis, les Manous, les illustres Souparnas², les vigoureux Marouts³, enfin tous les habitants du ciel accourus par milliers. Par-dessus tous les autres brillait le dieu Soma, s'avancant avec majesté au milieu de sa cour, souveraine essence des choses, maître suprême, escorté de ces illustres Dévarchis qui vivent, sans

⁹ C est le dieu Siva.

¹⁰ Vritra est un Asoura vaincu par Indra Voyez pour l'histoire d'Andhaca les lectures CXLIII et CXLIV.

¹¹ Voyez plus haut la note I.

¹ Bardes célestes.

² Oiseaux de l'espèce de Garouda.

³ Ce sont les vents.

connaître la mort, depuis des milliers de calpas, qui, pareils au prince des dieux, sont toujours pour ces mêmes dieux un objet de vénération. Près de Soma se tenaient les Roudras, le fils de Casyapa, le dieu Scanda, fils de Roudra, Gangâ, la première des rivières, Artchichmân⁴, Toumbourou⁵, l'éloquent Routchi, enfin tous les chefs des ordres célestes, renommés pour leur pénitence. A leur suite venaient tous ces dieux, attachés aux règles saintes et aux pratiques de la piété, suivant avec constance la route de la vertu, se faisant un devoir d'honorer, parmi les humains, ceux qui honorent les Immortels, et payant par leurs services les bonnes oeuvres de leurs protégés qui, dans les hommages qu'ils rendent aux Pitris et aux dieux, laissent de côté tout intérêt mondain, et s'appliquent à augmenter leurs mérites par la prière et la mortification. Le chef brillant des Gandharvas, Tchitraratha, accompagné de ses enfants, faisait retentir le son joyeux de ses instruments divins : Oûrnâyous, Tchitraséna, Hâhâ, Hoûhoû, Oumbara⁶, Toumbourou et d'autres encore chantaient d'après les six tons de la musique⁷. Ourvasî, Poûrwatchinti, Hémâ, Rambhâ, Hémadattâ, Ghritâtchî et Sahadjanyâ mêlaient leurs voix aux concerts des Gandharvas. Cette auguste réunion semblait encore s'embellir de la présence de Soma, qui est la voie et l'âme du monde ; enfin ce dieu se retira enchanté de la réception d'Indra.

Après son départ, tous les autres prirent aussi congé du maître du ciel, dont ils n'avaient qu'à se louer, et retournèrent dans leurs demeures. Lorsque Pourandara fut resté seul avec sa cour accoutumée, le Mouni Nârada s'approcha de lui. Le dieu se leva pour faire honneur au saint pénitent, et le fit asseoir sur un siège⁸ de cousa, semblable au sien. Alors le brillant Nârada dit à Indra : « Roi des immortels, le puissant Vichnou m'a chargé d'un message pour vous, et j'arrive du pays d'Ânartta pour vous prier de le tirer d'un embarras qu'il éprouve ».

Le vainqueur de Pâca, charmé de ce début, répondit amicalement au Mouni : « Pieux solitaire, dites-moi promptement ce que désire ce noble héros. Il y a longtemps que nous ne nous sommes donné quelque marque de souvenir. Faites-moi part des paroles d'amitié de l'illustre Crichna ».

Nârada reprit : « Grand Indra, je m'étais rendu à Dwâravatî pour y visiter votre jeune frère, glorieux soutien des Yâdavas. Je trouvai ce héros, vainqueur de tous ses ennemis, occupé sur le Rêvata avec Roukminî à honorer par un sacrifice le dieu dont le symbole est un taureau. Je lui donnai une fleur de Pâridjâta dans l'intention d'exciter la surprise de ses épouses. En voyant cette fleur produite par le roi des arbres, et qui satisfait à tous les désirs, celles-ci ne purent maîtriser leur admiration. O magnifique souverain des dieux, je leur expliquai les diverses qualités de cette fleur et la manière dont le puissant Casyapa avait créé le Pâridjâta. Je leur dis comment Aditi avait tressé, avec les fleurs de cet arbre, une guirlande qui orne la poitrine et purifie l'âme, et chargé Casyapa de me la remettre ; comment, dans la même intention, vous-même vous en aviez reçu une de Satchî, aussi bien que les autres dieux de leurs épouses ; enfin comment ces guirlandes sont des gages de la reconnaissance de Casyapa et des dieux. En entendant mon discours, une des

⁴ Ce mot est une épithète du feu ou du soleil.

⁵ Nom d'un Gandharva.

⁶ Peut-être Dambara.

⁷ Cette idée est exprimée par le mot चङ्गुण, *chadgouna*. J'ai compris qu'il s'agissait des tons de la musique, qui sont au nombre de six, correspondant aux six saisons. On les personnifie par six génies, appelés *Bhêrava*, *Mâlava*, *Srirâga*, *Hindola* ou *Vasanta*, *Dîpaca* et *Mégha*. Voyez à ce sujet deux Mémoires des Recherches Asiatiques, vol. III, pag. 64, et vol. IX, pag. 446.

⁸ Ce siège porte le nom particulier de *pîta*.

épouses chéries de votre frère, nommée Satyabhâmâ, conçut le désir de jouir des heureux privilèges du Pâridjâta, et son époux, ô noble souverain du ciel, se laissa toucher par ses prières. Ce vaillant héros, qui est Vichnou, s'est engagé envers elle par une promesse, et m'a tenu un discours que je dois vous rapporter. Il prétend qu'en qualité de votre jeune frère il mérite d'être écouté dans ses caprices, et il vous prie de lui céder le Pâridjâta. J'ai promis d'appuyer auprès de vous les prétentions de son épouse, distinguée entre toutes les femmes par son extrême piété. Songez, maître des dieux, que Crichna est heureux dans les entreprises les plus difficiles : d'ailleurs n'est-il pas bon que les humains aient une idée du bonheur des Immortels ? »

O fils de Courou, en apprenant les intentions de Crichna, Indra dit au sage Nârada : « Saint Brahmarchi, restez à votre place; j'ai entendu votre discours et je vais répondre au message du puissant Vichnou ». Nârada conserva la place qu'il occupait, et le maître des Souras, assis également sur un siège semblable à celui du Brahmane, après avoir obtenu son attention, s'exprima en ces termes, tout en jetant les yeux sur la nombreuse cour dont il était entouré :

« Illustre pénitent, saluez de ma part Djanârdana, et dites à celui qui est la félicité de tous les êtres : Tu es, sans aucun doute, le maître du monde, et je te suis soumis. Le Pâridjâta et les autres trésors sont à toi. Tu es descendu sur la terre pour alléger le fardeau sous lequel elle gémissait : tu as revêtu un corps humain dans la vue de mieux réussir en tes desseins. Quand ta mission sera terminée, et que tu auras obtenu le ciel, alors je pourrai combler tous les désirs de ton épouse, et lui ouvrir les trésors du Swarga ; mais, pour une circonstance frivole, troubler l'ordre anciennement établi dans le monde mortel, c'est là ce que je ne saurais faire. Si je m'oubliais à ce point, tous les chefs des Pradjâpatis me dénonceraient au grand Brahmâ, à ses enfants et à ses petits-enfants. Les devoirs et les oeuvres de tous dans ce monde sont bien déterminés. Que j'abandonne la ligne qui m'a été tracée par le souverain des êtres, ce créateur sage et puissant me maudira en apprenant que j'ai transgressé l'ordre général. Aucun frein ne retiendrait plus les Dêtyas et leurs alliés, si pour une femme je laissais emporter le Pâridjâta. Le trouble se glisserait dans l'âme des habitants du ciel.

Que mon frère, considérant la marche du temps, jouisse sur la terre des plaisirs que Brahmâ a bien voulu accorder aux humains ; mais qu'il attende pour goûter ici, dans le ciel, le bonheur qui fait mon partage. Djanârdana oublie-t-il donc quels sont les droits d'un frère aîné ? pourquoi renonce-t-il à son devoir pour suivre la passion ? Il est honteux, surtout pour le grand Crichna, de se déclarer l'esclave d'une femme. Il ne doit pas sur la terre faire alliance avec le déshonneur : tel est mon sentiment. Si le vainqueur de Madhou a daigné se revêtir de l'humanité, il faut, ô Nârada, qu'il respecte ce qui appartient à son frère aîné. C'est témoigner du mépris pour moi que de porter la main sur les trésors du ciel ; et c'est une chose particulièrement blâmable, que le mépris qui vient de la part d'un parent. Que Crichna se conforme aux règles établies par le dieu né du sein d'un lotus, et qui a déterminé l'action et les limites des qualités du trivarga⁹.

Si je transportais le Pâridjâta sur la terre, tous, à commencer par la fille de Pouloman, me blâmeraient. Les mortels, jouissant des avantages du Pâridjâta dont ils verraient les fruits auprès d'eux, ne feraient plus d'efforts pour arriver au ciel, et toute distinction aurait cessé d'exister entre les dieux et les hommes ; car on recueille dans le ciel le fruit des oeuvres qu'on a faites sur la terre. S'ils étaient en possession du Pâridjâta, quel motif d'action resterait aux mortels, puisque cet arbre céleste est une source inépuisable de biens et de trésors ? Il n'y aurait plus dans le monde que des dieux. Les hommes, maîtres sur la terre

⁹ Ces qualités sont le devoir, धर्म, la richesse, अर्थ et le désir, काम.

des fruits qu'ils ne pouvaient espérer que dans le ciel, et devenus désormais semblables à nous, s'abstiendraient de sacrifices et de toutes pratiques pieuses¹⁰. Maintenant, dans la vue de gagner le ciel, pleins de foi, éprouvés par la pénitence, ils travaillent sans cesse à notre prospérité par leurs sacrifices, leurs prières et leurs offrandes. Possesseurs du Pâridjâta, ils cesseront de faire tout cela ; et nous, privés de leurs hommages, nous serons faibles et sans vigueur. Pour obtenir une pluie favorable, une heureuse moisson, ils nous comblent aujourd'hui de présents, et nous offrent des sacrifices ; mais donnez-leur le Pâridjâta, et qu'ils viennent à souffrir de la faim ou de la soif, des maladies ou de la vieillesse, de la mort, de la langueur, de la mauvaise odeur, enfin de ces maux qui naissent de l'oeuvre humaine, ils sauront alors s'en délivrer eux-mêmes.

Ainsi je ne puis lui accorder cet arbre. Tel est le discours, ô Brahmane, que vous rapporterez au puissant Vichnou. Vous tâcherez de ménager les sentiments de mon frère ; mais, si vous m'aimez, vous devez lui parler avec franchise. Vous pouvez, pour son épouse, faire porter à Dwâravatî des perles, des pierreries, du bois de sandal et de l'aloès, de riches étoffes. Que Késava demande tout ce qui est compatible avec la nature humaine ; mais qu'il ne dépouille pas le ciel de ses privilèges. Je donne toutes les pierreries, toutes les étoffes qu'il est possible de donner ; mais pour le Pâridjâta, sage Mouni, c'est un bien des habitants du ciel, jamais je ne l'accorderai ».

CENT-VINGT-SEPTIÈME LECTURE.

OBSTINATION D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Nârada, aussi habile dans la science du devoir que dans les secrets de l'éloquence, répondit à ce discours du roi des dieux : « Vainqueur de Bala, je me crois obligé de vous parler avec franchise, je vous estime trop pour vous rien cacher. Je prévoyais vos raisons, et c'est dans ce sens que j'ai parlé au fils de Vasoudéva. Je lui ai fait observer que ce n'était pas à lui que jadis Siva avait donné le Pâridjâta ; je lui ai rappelé les propriétés de cet arbre, mais il a repoussé mes discours : c'est la vérité que je vous dis. Il a prétendu que Mahendra¹ devait avoir des complaisances pour Oupendra. J'ai insisté, lui démontrant la destination du Pâridjâta. Il est resté inflexible dans sa résolution, et, riant de mes efforts, il m'a chargé de vous menacer même de sa colère. Les dieux, m'a-t-il dit, les Gandharvas, les Râkchasas, les Asouras, les Serpents conjurés contre moi, ne sauraient détruire ma résolution. Si le maître des dieux ne veut pas vous remettre le Pâridjâta, alors j'élèverai ma massue contre la poitrine de Pourandara toute teinte du sang de Satchî écrasée sous mes coups. Telle est, Mahendra, l'intention bien formelle de votre frère Oupendra. Embrassez le parti qui convient le mieux à vos intérêts. Suivez, roi des dieux, l'avis que j'ose vous donner, et laissez transporter le Pâridjâta à Dwâravatî ».

Ainsi parlait le sage Nârada. Indra ne put contenir sa colère et lui dit : « Si Késava nourrit de pareilles dispositions contre moi, son frère aîné, qui ne lui ai fait aucun mal, ô pieux Nârada, que puis-je résoudre aujourd'hui ? Depuis longtemps Crichna est accoutumé à se conduire mal avec moi. J'ai supporté tous ses torts, parce qu'il était mon frère. Poussant

¹⁰ Le mot employé ici est *poûrtta*, par lequel on désigne une action pieuse, comme de creuser un puits, de planter un bois, de bâtir un temple, etc.

¹ Le mot Mahendra signifie grand Indra, et Oupendra veut dire collègue d'Indra. Voyez la LXXV' lecture.

avec méchanceté le char d'Ardjouna dans le Khândava², il a mis le feu à ce bois, et j'ai eu besoin de rassembler mes nuages pour éteindre l'incendie. Il s'est encore montré mon ennemi lorsqu'il a soutenu sur son bras le Govarddhana³. Quand Vritra⁴ me menaçait, j'ai voulu l'avoir pour allié ; il m'a répondu qu'il ressemblait à tous les autres êtres, et pour tuer Vritra je n'ai eu d'autre secours que celui de mon bras. Dans les combats qui surviennent entre les Dévas et les Asouras, Crichna, vous le savez bien, divin Mouni, ne prend les armes que quand il lui plaît. Qu'est-il besoin de plus longs discours ? Vous m'êtes témoin, Nârada, que j'ai tout fait pour éviter toute dissension entre parents ; mais si Késava se dispose à lever sa massue contre ma poitrine, si même il n'épargne pas dans ses menaces la fille de Pouloman, que doit-on penser de ses sentiments ? Le grand Casyapa, notre père, est dans ce moment avec notre mère Aditi occupé sur les bords d'une onde sacrée à ses ablutions pieuses⁵ ; quels reproches ne seraient-ils pas tous deux dans le cas de m'adresser ?

Mon frère, dont l'âme est cependant invincible, est aujourd'hui subjugué par la passion et aveuglé par le désir ; il cède à l'influence de sa femme, quand il me tient un pareil langage, à moi qu'il devrait respecter. Honte à qui se laisse entraîner par ce sexe imprudent et passionné ! O Brahmane, quand Vichnou, dominé par l'ascendant d'une femme, me provoque et m'insulte, il oublie ce qu'il doit à la famille de Casyapa et à celle de Dakcha, dont est sortie notre mère ; il oublie, égaré qu'il est par son fol amour, ce qu'il doit à son frère aîné et au roi des dieux. Entre tes frères, m'a dit un jour Brahmâ, il en est un qui se distingue par ses milliers de femmes et d'enfants, et surtout par sa vertu et sa science. Ma mère et le Pradjâpati mon père m'avaient averti qu'aucun étranger, qu'aucun parent ne pouvait être comparé à un frère ; mais en même temps Casyapa m'avait prévenu qu'il fallait faire une distinction entre les personnes du même sang, et qu'il regardait comme des ennemis les superbes Dânavas, endurcis dans le péché. Ce que je vais vous dire n'est pas pour me louer, mais l'occasion s'est présentée pour moi de prouver que j'étais pénétré des principes de mon père. Sage Mouni, dans un combat, les archers Asouras⁶, favorisés par leur destinée, étaient venus à bout de couper la corde de l'arc de Vichnou ; ce Késava qui depuis, tendant son arc avec orgueil, s'est écrié, Je suis le dieu par excellence ! ce même Késava avait alors la tête abattue, déchirée par une grêle de traits terribles. Une réflexion me vint : Que vont me dire mon père et ma mère ? pensai-je en moi-même. Ému d'une tendre pitié, je pris dans mes bras le corps de mon frère, et je me maintins au double poste d'Indra et de Vichnou.

O Nârada, j'ai toujours eu pour Crichna l'amitié qu'on doit à un jeune frère. Dans les combats que nous avons eus à soutenir ensemble, comme roi, je me suis toujours montré le

² Bois consacré à Indra, auquel Ardjouna mit le feu pour faire plaisir au dieu Agni. Cette aventure est racontée dans le I^{er} livre et le V^e du Mahâbhârata, et à cette occasion on rapporte un conte assez ignoble. On dit qu'Agni, ayant contracté un excès d'embonpoint par suite du beurre qu'il avait mangé dans un sacrifice, pria Ardjouna de lui donner à dévorer le bois de Khândava, dans lequel se trouvaient des plantes qui devaient opérer sa guérison. C'est ce que fit Ardjouna, et ce qui indisposa contre lui le dieu Indra. Ardjouna était le favori du dieu Crichna.

³ Voyez la LXXXIV^e lecture.

⁴ Géant tué par Indra.

⁵ Mot à mot, il est parti pour la maison d'eau, उदवास *oudavâsa*. Cette maison d'eau doit être une habitation sur le bord d'un lac ou d'un étang, et servant de retraite aux pénitents qui viennent y faire leurs dévotions. Plus tard on verra que Casyapa était sur la mer de lait.

⁶ J'ai lu असुराणां, *asourânâm* au lieu de अमराणां, *amarânâm*.

premier avec un courage digne de moi ; et Késava, dans ses diverses incarnations, s'est trouvé constamment protégé par moi, comme s'il eût été mon propre corps. Tel a été mon dévouement pour lui, et telle est sa reconnaissance. C'est un déshonneur qui pèse sur moi, et les mondes les plus élevés sont témoins de ma honte. On me dit qu'il est comme un enfant pour lequel un frère plus sensé doit avoir des ménagements. Et, Nârada, ce jeune frère, ne l'ai-je pas considéré comme mon propre fils ? Un père et une mère ont-ils traité Késava avec plus de douceur que moi ? Quelle est donc ma récompense ? Késava est le favori du monde, et moi je suis un objet de haine. Késava, chéri de tous par excellence, possède la science universelle, la force, l'héroïsme ; il rend, dit-on, à chacun le respect qui lui est dû. Vains éloges, que l'expérience a démentis !

Enfin, Nârada, retournez auprès de Crichna, et dites-lui en mon nom : provoqué par mes ennemis, je ne sais point éviter le combat. Viens donc, si tu le veux, viens saisir ce que tu demandes. Prends tes armes, toi qui te laisses vaincre par une femme, et combats de dessus ton char, avec l'arc, la massue et l'épée. Arme-toi, et monte courageusement sur Garouda. Si je dois nie défendre contre toi, hélas ! tu le sentiras, la tendresse n'affaiblira pas mon bras. Oui, Nârada, je ne céderai le Pâridjâta, que vaincu dans les combats par le dieu qui lance le tchacra. Il défie son frère aîné ! Comment ne résisterai-je pas à celui dont une femme a triomphé ? Allez donc, sage Mouni, rendez-vous à Dwâravatî, séjour de Crichna. Dites-lui qu'entre nous la guerre est déclarée ; que, tant qu'il ne m'aura pas vaincu, il n'obtiendra pas de moi la moitié d'une feuille de Pâridjâta. Tel est le langage que vous tiendrez au vainqueur de Madhou. Vous pouvez lui parler encore de mon affection pour lui, qui exclut cependant tout sentiment de crainte. Ce n'est point le secours de la magie qu'il doit employer pour enlever le Pâridjâta : il faut un combat loyal, et non une lutte déshonnête ».

CENT-VINGT-HUITIÈME LECTURE.

INSTANCES DE NÂRADA.

Vêsampâyana dit :

L'éloquent Nârada, après avoir entendu ce discours d'Indra, adressa encore au roi des dieux en particulier quelques observations. « Je sais que les rois n'aiment à entendre que des choses agréables : je vous dirai cependant tout ce qui convient à la circonstance présente. Gardez-vous de l'indiscret qui ne calcule rien : l'homme instruit et sage connaît toute l'exigence du moment. Vous m'avez demandé mon avis sur la conduite que vous devez tenir. Je parlerai avec franchise, et vous choisirez le parti que vous avez à suivre. Un ami sensé doit, même sans être interrogé, prendre la parole pour dire la vérité qu'il connaît, pour démontrer la justice et la convenance d'une action, et pour prévenir le mal qu'il prévoit. Même un discours peu agréable, pourvu qu'il soit utile, ne doit pas être épargné à un ami : c'est là une dette de l'amitié, que les gens de bien aiment à payer. C'est le fait de l'homme injuste, rebelle au devoir, sourd à l'obéissance, excité par la haine, de nuire aux intérêts d'une personne en taisant ce qui peut lui être utile : c'est là une conduite blâmée de l'homme vertueux. O dieu, je dois donc vous parler, écoutez-moi, et tâchez de mettre à profit un discours prononcé dans votre intérêt.

O vainqueur de Bala, la dissension qui éclate entre des frères ou des amis, n'en doutez pas, tourne à l'avantage de leurs ennemis. Il faut toujours que la prudence sache distinguer l'utilité et l'inconvénient d'une action. Vous prenez un parti qui doit être pour vous une source de chagrin, et que la sagesse est loin d'approuver. Je ne vois pas que le résultat en puisse être avantageux : roi des dieux, examinez bien ce que vous allez faire. Ne savez-vous pas ce que c'est que Hari, maître du monde, présidant seul à tout, reconnu par les

savants comme l'âme de la nature, portion visible du grand être invisible, principe de toute existence, souffle vivifiant, dieu souverain, intelligence suprême ? C'est lui qui est aussi la portion physique de cet univers, la glorieuse Oumâ¹, le grand tout revêtu de formes, essence femelle et mère du monde ; Roukminî et ses autres épouses ne sont que quelques-unes des plus belles manifestations de cet être devenu visible ; la nature en son immensité est Vichnou, apparaissant orné de qualités physiques ; Vichnou est à la fois Îswara² et sa femme. Il n'est entre Roudra³ et Vichnou aucune différence ; puissance femelle du grand infini, pourvu de formes extérieures, ce dieu est aussi le puissant Nârâyana, auteur et substance de tous les êtres, Îswara qui les dévore et Vichnou qui les crée. C'est lui qui, avec Îswara, a donné naissance à Brahmâ, à tous les autres dieux, aux différents Pradjâpatis. Les Vèdes le représentent comme l'antique Pouroucha⁴, comme Vichnou pénétrant partout, échappant à la pensée, incapable d'être mesuré, et orné de qualités supérieures.

Jadis le grand Vichnou, touché de la pénitence d'Aditi, promit d'accomplir le vœu qu'elle formerait. Celle-ci, adorant le dieu avec respect, pria Nârâyana de lui accorder un fils qui lui ressemblât. Vichnou lui répondit : Il n'est point dans le monde d'être qui me ressemble. Cependant dans un ansâvatare⁵ je naîtrai de toi. C'est ainsi que le dieu créateur, le tout-puissant Nârâyana est devenu votre frère et a reçu le surnom d'Oupendra. Car souvent il arrive au divin Hari, qui dans son existence embrasse le passé, le présent et l'avenir, de condescendre à devenir enfant de Casyapa, et de revêtir tantôt une forme, tantôt une autre. Aujourd'hui ce Késava, qui fait et détruit les mondes, pour le salut de la terre, s'est montré à Mathourâ. Comme un pâté de viande est tout imprégné d'une graisse onctueuse⁶, de même ce monde est tout pénétré de la présence de Vichnou. Esprit universel, dieu uni à Brahmâ, agissant dans tous les êtres, qualité première dans la nature, divin Vêcountha, substance de tout ce qui existe, Késava doit être adoré de tous les dieux ; le lotus mystérieux naquit de son ombilic ; il est le souverain auteur de la création ; il est aussi Ananta⁷, et en cette qualité il supporte glorieusement la terre. Les sages qui connaissent les Vèdes savent encore qu'il est le sacrifice. Il est blanc dans le Crita, rouge dans le Trêtâ, jaune dans le Dwâpara, et noir dans le Cali.

Hari, sous sa forme divine, a donné la mort à Hiranyâkcha ; sous l'apparence d'un homme-lion, il a tué Hiranyacasipou. La terre était submergée ; il se fit sanglier pour la relever. Sous la figure d'un nain, il conquiert les mondes, et enchaîna Bali dans les liens des serpents⁸. C'est au puissant et magnifique Vichnou que vous-même, vous devez la déesse votre épouse, née du sang Dâna et amenée dans vos bras par la violence⁹. Le soin

¹ Oumâ est l'épouse du dieu Siva : on voit qu'elle est ici considérée comme la nature personnifiée.

² Iswara est l'esprit revêtu d'attributs. Parmi les philosophes, les uns le considèrent comme borné, les autres comme infini. D'après le Védânta, Iswara est l'esprit infini et universel, cause et substance de la création. Dans ce passage il me semble que c'est le principe actif ; sa femme est le principe passif.

³ Nom du dieu Siva, lequel est Iswara,

⁴ Voyez lect. I.

⁵ Voyez tom. I, XXVIIe lect., note 9.

⁶ Je n'ai pas voulu faire perdre au lecteur cette comparaison qu'il trouvera sans doute bien triviale.

⁷ C'est-à-dire le grand serpent, appelé Sécha ; il a mille têtes, et l'une d'elles porte la terre.

⁸ Bali, prince vertueux dépossédé de son royaume, obtint la souveraineté du Pâtâla, séjour des serpents.

⁹ Je crois que ce passage, assez obscur, fait allusion au mariage d'Indra avec Satchî, fille du Dâna Pouloman, enlevée par le roi des dieux que la protection de Vichnou rendit vainqueur.

ordinaire de Djanârdana est de détruire quiconque a rejeté la pénitence et se complaît dans le mal ; c'est pour cette raison qu'il a donné la mort aux chefs des Dânavas, qui sont les ennemis des dieux ; mais vous, vous êtes l'objet de son affection, de même qu'il est la voie des hommes vertueux. Devenu Râma, il a tué Râvana ; sous une autre apparence, il a frappé à mort un éléphant¹⁰. Pour le bien du monde, il est encore aujourd'hui revêtu d'une forme mortelle : c'est Oupendra, le maître de la terre et le premier de tous les êtres. Je l'ai vu jadis, ses cheveux relevés en djatâ, couvert d'une peau noire, un bâton à la main¹¹ : il allait au milieu des Dêtyas, comme le feu au milieu des touffes de gazon. J'ai vu Govinda, pour le salut du monde, exterminer les Dânavas sur la mer universelle qui couvrait la terre. Il faut donc, roi des dieux, que Djanârdana emporte le Pâridjâta à Dwâravatî ; et sa prétention, j'ose le dire, n'est pas tout à fait injuste. Vaincu par l'affection que vous portez à votre frère, vous ne vous armerez pas contre Crichna ; Crichna respectera en vous son frère aîné. Cependant si vous refusez d'entendre mes paroles, demandez l'avis de conseillers instruits dans les règles du devoir et de la religion ». Ainsi parla Nârada au souverain du ciel ; celui-ci répondit en ces termes au Mouni, précepteur du monde : « Je connais la nature de Crichna, et j'ai plus d'une fois déjà entendu ce que vous venez de me dire, ô saint Brahmane. C'est même parce que je connais Crichna, que je ne lui donnerai pas cet arbre, sachant trop bien quel est le devoir de l'être vertueux. Sa grandeur ne peut être diminuée pour si peu de chose ; et moi, ce serait me priver de tout. Ceux qui sont grands sont toujours patients, et ils écoutent les vieillards qui ont l'oeil de la science. Crichna est trop généreux, trop ami du devoir pour se mettre, sous un frivole prétexte, en hostilité avec son frère aîné. Si Vichnou a jadis exaucé le vœu de ma mère, ce n'est pas pour porter préjudice aux droits de ses enfants plus âgés. Djanârdana a voulu lui-même devenir Oupendra : il doit donc respecter Indra son frère. Pourquoi dès le commencement ne s'est-il pas donné ce droit d'aînesse ? Pourquoi donc aujourd'hui veut-il usurper ce privilège de la naissance ? Ainsi je ne donnerai pas le Pâridjâta sans combat. C'est là ma réponse à Crichna. Pieux solitaire, il n'est plus nécessaire de m'en parler ». Nârada, voyant la ferme résolution du vainqueur de Bala, prit congé de lui, et ce sage Mouni se rendit au pays de Cousasthalî, dans la ville habitée par les chefs Yâdavas.

CENT-VINGT-NEUVIÈME LECTURE.

PRIÈRE DE CASYAPA A SIVA.

Vêsampâyana dit :

Le grand Mouni Nârada, arrivé à Dwâravatî, se présenta devant Nârâyana, le premier des êtres, le plus vaillant des héros. Celui-ci était dans son palais assis à côté de Satyabhâmâ, et tout environné de gloire et de splendeur. Il réfléchissait à l'incident qui venait de s'élever, toujours ferme en sa résolution, et causait tranquillement avec son épouse. A la vue de Nârada, le dieu se leva, et rendit au Brahmane les honneurs prescrits par la loi. Quand le Mouni fut assis, le vainqueur de Madhou lui demanda en souriant ce qu'il avait à lui annoncer sur le Pâridjâta. Nârada lui rapporta tout le discours d'Indra, son frère aîné. Après avoir entendu ce récit, Crichna dit au pieux solitaire : « Demain je me rendrai dans la ville d'Amarâvatî¹ » Alors prenant le saint Mouni à part, il le conduisit sur le bord de la

¹⁰ Il est probable que dans cet endroit l'auteur veut parler de la mort de l'éléphant Couvalayâpîda, suscité par Cansa contre Crichna. Voyez lect. LXXXV.

¹¹ Telle est la description que l'on donne en général de l'anachorète. Voyez les lois de Manou, lect. VI, sl. 6.

¹ Ville céleste où réside Indra.

mer, et lui donna ses dernières instructions : « Vous allez aujourd'hui retourner au palais d'Indra, illustre Richi: dites en mon nom au roi des dieux d'éviter de combattre contre moi, et de condescendre à mes désirs en me cédant le Pâridjâta ».

Nârada, pour complaire à Cricna, revint dans le Swarga, et redit au puissant roi des dieux ce qu'il était chargé de lui annoncer. Alors Indra demanda le conseil de Vrihaspati. Après l'avoir entendu, celui-ci s'écria : « Hélas ! pourquoi étais-je parti pour la demeure de Brahmâ ? cette affaire a été mal conduite ; voilà certes une division bien malheureuse. Pourquoi avez-vous pris, roi du ciel, une pareille résolution sans me consulter ? Le succès est dans le domaine de l'avenir, et le monde est d'une nature incertaine et changeante. Toute entreprise commencée sans réflexion ne saurait réussir : il ne peut rien sortir que de futile d'une résolution légère ». Indra répondit au grand Vrihaspati : « Le sort en est jeté : dites-moi ce qu'il faut faire maintenant ». Le sage Mouni, dont la pensée embrasse le passé et l'avenir, tout pensif et la tête baissée, reprit la parole : « Unissez vos efforts avec ceux de votre fils, et combattez Djanârddana. Pour moi, je ferai ce qu'il faudra ». Il dit, et partit pour la mer de lait², où il raconta toute cette histoire au grand Casyapa. A ce récit, Casyapa se mit en colère ; il dit à Vrihaspati : « Il est impossible d'échapper à l'avenir. Ce malheur arrive à Indra, pour avoir porté ses coupables désirs sur la femme d'un Maharchi, qui jouit de la félicité des dieux³. C'était pour prévenir ce triste résultat que je m'étais rendu sur les bords de ces ondes sacrées ; et je n'ai pu détourner le coup qui va le frapper. Cependant j'irai avec Aditi leur mère ; j'empêcherai ce funeste conflit, si toutefois le destin le permet ». Le pieux Vrihaspati répondit au fils de Marîtchi : « C'est ici même qu'il faut chercher à vous rendre le destin favorable » « Oui », dit Casyapa, et, prenant congé de Vrihaspati, il alla adresser ses hommages au divin Roudra, souverain des mauvais génies⁴, au dieu brillant et généreux qui porte un taureau pour symbole. Le sage Casyapa, accompagné d'Aditi, implora la faveur du maître du monde en des termes indiqués par les Vèdes, et embellis par l'art de la poésie.

« Je t'adore, ô dieu, qui étends au loin ton empire, qui as créé l'univers et formé ce monde visible, qui te distingues par ta justice et ta bonté, maître universel, dont le corps est ferme et solide.

Je t'honore, roi des dieux, qui détruis les péchés, qui remplis de ta grandeur le monde entier, qui, maître et protecteur de ce grand tout, as d'abord été contenu au sein des eaux⁵. Je m'humilie devant toi, souverain gardien du monde, qui, sous la forme d'un pénitent⁶, as donné la mort aux chacals destructeurs envoyés par Indra⁷, matrice de l'univers, dieu que l'on peint tantôt avec des yeux horribles, tantôt avec un regard agréable.

² La mer de lait, dans la description des sept Dwîpas, est celle qui environne le sixième ou le Sâca-dwîpa.

³ Je suppose que ce passage fait allusion à l'aventure d'Indra avec Ahalyâ, femme de Gôtama. Voyez lect. XXVII, note 8. Cependant comme Indra avait déjà été puni de cette faute, il est possible que le poète indique ici une autre galanterie de ce dieu.

⁴ C'est ce que signifie l'épithète *Bhoûtaganésvara*.

⁵ Siva est considéré dans cet hymne comme étant à la fois principe spirituel et principe matériel. La Ière lecture, tom. I, nous a appris que les eaux avaient au commencement reçu un germe vivifiant

⁶ Le mot par lequel ce pénitent se trouve désigné est *yati*. Voyez à ce sujet les lois de Manou, lect. VII, sl. 54, et suiv.

⁷ Je ne connais pas ce trait de l'histoire de Siva : nous avons vu, tom. I, lect. LXVI, une aventure où des loups viennent ravager la campagne. Mais ces deux faits n'ont aucun rapport entre eux.

Puissé-je obtenir une vigueur éternelle par toi, seigneur unique du monde, toi dont ce grand tout est le corps, toi dont il est impossible de détruire la solidité, toi qui es le plus grand de ceux qui boivent le soma et sont nourris de lumière⁸ !

Je t'adore, dieu protecteur, maître souverain, que l'on appelle Atharwana⁹, toi que l'on célèbre pour ta belle tête, source de tous les êtres, toi qui es aussi sage que vaillant, terreur des Dânavas, toi qui es la matière du sacrifice, objet d'admiration pour ta beauté, objet de terreur pour ta laideur¹⁰.

Sois-moi toujours favorable, souverain seigneur, âme suprême dans laquelle se meut et s'étend la décevante magie¹¹ du monde, dieu d'amour pour les êtres qui entrent dans l'existence, planant dans un char merveilleux au-dessus de ton oeuvre que tu animes.

Je t'adore, grand dieu, père de cet univers que tu parcours par des routes invisibles, auteur de toute beauté, de toute justice, fort et vénérable, arbre mystique distingué par tes brillants rameaux, déité terrible aux mille yeux, aux cent armures.

Je te vénère, toi qui es la pureté, la dévotion, la tranquillité, toi qui effaces le péché, être universel, appelé Sambhou et Sancara¹², roi des mauvais génies¹³, taureau puissant, qui portes le poids du monde, toi dont le front est orné du croissant de la lune¹⁴, toi qui sers de voie aux organes des sens.

Je t'implore, toi qui es comme la pierre qui aiguisé l'activité des êtres, taureau mugissant avec force, être aux aspects divers, tantôt parfait et juste, tantôt faux et inerte, brillant de richesses, escorté d'animaux sauvages, puissant, ferme en ta dévotion, et armé du trident.

Je m'incline devant toi, dont la force est infinie et la fermeté inébranlable, premier des êtres, maître et victime du sacrifice, toi qui es l'offrande de la piété, le bras des mondes, le compagnon du destin, le Dwidja désiré des hommes de bien.

Je t'adore, ô rejeton de Prisni¹⁵, orné de mille qualités supérieures, paré de ta seule beauté, couronné de gloire, ami de l'ordre, agréable par tes formes, esprit de pureté, actif et vivifiant, source de justice pour les bons, source d'égarement pour les méchants.

Je t'invoque, dieu consolateur, maître des quadrupèdes¹⁶, toi qui es l'aum mystérieux du dévot, toi dont la tête brille¹⁷ de tant d'éclat, dont les actions sont si nobles et la conduite si

⁸ Le mot qui exprime cette idée est *marîtchipâ*. Un passage de la XVIIIe lect. tom. I, nous a appris qu'il y avait pour les Pitris des mondes appelés *Marîtchigarbhas*. Je crois qu'il s'agit ici d'êtres célestes, honorés par les sacrifices des hommes et habitants des régions lumineuses.

⁹ Cette épithète de Siva est dérivée du nom du quatrième Vède, qui est l'Atharwa.

¹⁰ Siva, comme représentant la nature, renferme en lui les contrastes les plus étonnants.

¹¹ Ainsi est rendu le mot *mâyâ*, qui sert à exprimer l'idée d'une cause immédiate et active de la création toujours mobile et changeante.

¹² Épithètes du dieu Siva, qui ont rapport à la félicité qu'il procure à ses adorateurs.

¹³ J'ai regardé ici l'épithète *Bhoûtanâtha*, et plus loin celle de *Bhoûtapati*, comme synonymes de *Bhoûtâganeswara*.

¹⁴ Soma, qui est la lune, avait été banni du ciel : pour l'y faire rentrer, Lakshmî eut l'idée de le placer sur la tête de son mari, qui, ainsi orné, parut dans l'assemblée des dieux.

¹⁵ Pour se rendre compte de ce mot, il faut se rappeler que Siva peut être confondu avec Crichna dans quelques-uns de ses attributs philosophiques. Or, la légende rapporte que Dêvakî, mère de Crichna, avait été dans une première naissance l'épouse de l'ancien roi Soutapas, nommée *Prisni*. Au reste, ce mot *prisni* signifie *rayon* et *terre*.

¹⁶ Ces mots sont la traduction de l'épithète *Pasoupâti*. On donne de cette épithète diverses explications, qui pourraient me forcer à modifier ma traduction. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

¹⁷ Voyez lect. I, note 2.

ferme, vaillant héros, dont la main tend l'arc avec tant d'habileté et manie les armes avec tant de force.

Protège-moi, dieu unique, toi qui es aussi la volupté, et le passé et l'avenir, toi qui es l'hôte de tous les êtres, qui triomphes de la mort, qui terrasses tes ennemis, et, souverain dispensateur des biens, répands au loin ta splendeur.

Pour l'encouragement des hommes vertueux exauce-moi, toi qui seul jouis en maître de l'empire des mondes, qui seul donnes aux vents leur haleine impétueuse, qui peux dans ta bonté nous accorder une éternité embellie par les chants du Sâma.

Conserve-moi, ô toi qui envoies la mort à tes ennemis, toi dont les membres apparaissent sous tant de formes, toi qui, en qualité de Brahmâ, as pris plaisir à créer les mondes les plus élevés, et en qualité de sage Brahmane, as formé l'essence originelle¹⁸ des six devoirs, laquelle consiste dans la récitation des mystérieuses vyâhritis.

Sois mon défenseur, ô Sambhou, ô Sancara, ô toi qui es la véritable parure et l'éternelle sagesse, toi qui es tout sentiment, qui donnes la vie, qui portes sur tes épaules la peau d'un tigre, qui es la moelle du monde et le maître de toute pureté. J'implore ton secours, ô Roudra, dieu des dieux, toi que l'on surnomme Tryambaca¹⁹, auteur de toute richesse, toi qui enseignes aux Brahmanes leur devoir, qui combles les vœux des sacrificateurs, toi le premier des biens, seigneur victorieux dans les combats.

Sois mon soutien, ô Roudra, toi qui es la bouche des dieux²⁰, la mort de l'impie, le soma du sacrifice²¹, l'être parfait, le témoin de nos actions, la voie de tous les êtres, le maître des mauvais génies²², le divin instituteur savant dans la science de la morale.

Défends-moi, ô Roudra, toi qui es l'incomparable, le grand sacrificateur, la fin, le milieu et le commencement du monde, formé de mille membres et de mille têtes, toi que les dieux invoquent de tant de manières dans leurs actes de dévotion, seigneur composant les trois mondes²³.

Je t'adore, ô maître divin, toi qui as pour siège une peau de gazelle²⁴,

¹⁸ Cette phrase m'a paru fort difficile, et je ne me flatte pas d'en avoir découvert le véritable sens. J'ai rendu par essence originelle le mot रस, *rasa*, qui s'entend du fluide élémentaire dans le corps humain, et j'ai pensé qu'il pouvait être ici employé par métaphore. Le *chadgouna* ou les six qualités exigées du Brahmane sont sans doute celles que cite M. Wilson, au mot चतुर्म्मान्, *chatcarman* : savoir, l'enseignement des Vèdes, l'étude de la sainte écriture, le droit d'offrir des sacrifices, le privilège d'en faire pour les autres, la faculté de faire des présents, et celle d'en accepter. Voy. tom. I, lect. LI, note 1. Les *vyâhritis* sont trois mots qui probablement doivent s'entendre des trois mondes, c'est-à-dire la terre, l'atmosphère et le ciel : ces mots sont *bhour*, *bhouvah* et *swar*. Pour connaître la vertu des *vyâhritis*, voyez les lois de Manou, lect. II, sl. 76, 78, et suiv.

¹⁹ Malgré l'étymologie différente que M. Wilson donne du mot *tryambaca*. je crois plutôt que c'est un synonyme du mot *trilotchana*, faisant allusion aux trois yeux avec lesquels on représente Siva.

²⁰ Le feu est ordinairement appelé ainsi, parce que les offrandes présentées aux dieux sont jetées dans le foyer qui les dévore. Au reste, les dieux ont deux bouches, celle des Brahmanes et celle du feu.

²¹ J'ai cru pouvoir rendre ainsi le mot त्रिवृत्, *trivrit*. M. Wilson dit que c'est une espèce de sacrifice ; mais il ne donne aucune explication. Ce même mot peut signifier également triple

²² Voyez la note 13.

²³ Ces mots sont la traduction du mot *tripichtapa*, qui ordinairement ne s'entend que du ciel. Cependant en décomposant त्रिविष्टप, on arrive au sens que j'ai adopté. Dans le Câsi-khanda il est question d'un phallus, nommé *Tripichtapa*.

²⁴ Cette peau s'appelle *adjina* : elle sert au pénitent de siège et de lit.

saint pénitent orné d'une ceinture²⁵, toi qui dispenses le bonheur et fais redouter ta colère, toi, exempt de péché, âme de tous les êtres revêtue d'attributs matériels, toi qui portes la djatâ, toi qui es le premier des liens.

J'ai recours à toi, ô Roudra, dieu des dieux, toi qui es la pureté de tout ce qui est pur, l'acte de l'homme vertueux, la fin du grand Mahat²⁶ toi qui as cent âmes, toi qui es célébré comme le maître du taureau.

Je me prosterne devant toi, être spirituel et caché, brillant de ta propre lumière, toi dont le nom est un mystère, cause incessamment renaissante d'un monde éternel, dieu resplendissant de clarté et paré d'organes matériels. Préserve-moi de tout mal, ô toi qui es à la fois la fécondité et la stérilité, atome imperceptible des éléments décomposés, substance unique des corps organisés, ne devant ta naissance qu'à toi-même, essence universelle, être doué de la pensée et du bonheur, brillant comme la pierre précieuse.

Conserve-moi, ô seigneur, toi qui es placé près et loin de nous, toi qui dans les cérémonies du Srâddha diriges les dévots pleins de foi, toi maître des divers ordres de dieux, des gens puissants, des hommes vertueux, toi qui perfectionnes les six espèces d'oeuvres du Brahmane²⁷.

Efface mes péchés, ô dieu des dieux, toi qui es l'ennemi de toute faute commise en secret ou par la pensée, toi qui par une action libre crées ou changes les choses, qui as été et qui seras, qui agites tes armes menaçantes, et qui es tout l'éclat de l'homme vertueux.

Protège-moi, maître des dieux, toi qui renfermes l'océan de tous les êtres, toi qui de tes flèches terribles as brûlé les orgueilleux pécheurs qui dans le Tripoura²⁸ employaient la magie pour soutenir leurs perfides projets.

Sauve-moi, seigneur dieu, toi qui te plais à abattre le bonheur des heureux, qui interrompis jadis le sacrifice de Dakcha²⁹ et confondis les projets des dieux assemblés, toi qui es le seul sage, le commencement et la fin de tout sacrifice.

Sois-moi toujours favorable dans les sacrifices, toi qui es l'immortelle pensée, toi heureux, parfait et grand, qui, après avoir créé le monde, en diriges les ressorts secrets, toi qui es le premier de ceux qui doivent posséder les six qualités³⁰.

Accorde-moi le bonheur, ô dieu qui connais les trois temps, toi qui es la source naturelle de toute bonté, pasteur des pasteurs, avare de tes dons envers les méchants, premier être de cet univers, terrible pour tes ennemis, protecteur de la vertu, toi qui autrefois as produit de ton corps le grand Hari, toute la création, Brahmâ et ses fils, les Brahmanes, et Soma, roi d'un monde qui est ton ouvrage.

²⁵ La ceinture porte le nom de *mécalâ*. Voy. les lois de Manou, lect. II, sl. 112.

²⁶ Voyez lect. I, tom. I, note 12.

²⁷ Autrement le *chadgouna*. Voy. la note 18.

²⁸ Le Tripoura porte aujourd'hui le nom de *Tipperah*. Il renfermait trois villes fortes, appartenant à un Asoura qui fut brûlé par Siva. Voy. lect. CCLIX..

²⁹ Dakcha avait donné sa fille Satî en mariage à Siva. Le gendre refusa un jour dans l'assemblée des dieux de saluer son beau-père, qui, pour se venger de cette offense, négligea de l'inviter à un sacrifice où étaient réunis les dieux et les Mounis. Satî, de douleur, se jeta dans le feu du sacrifice. Siva envoya les génies de sa suite afin de troubler la cérémonie. Tout fut renversé, les dieux frappés et mutilés, et Dakcha lui-même décapité par son gendre. Les dieux, touchés du sort de ce Richi, lui donnèrent une autre tête c'était celle d'un bélier. N'est-ce pas là encore un conte astronomique Cette aventure est le sujet d'un drame moderne en 5 actes.

³⁰ Encore le mot *chadgouna*. Voyez la note 18.

O Roudra, toi qui as donné l'existence à tous les êtres, toi qui es la fin et le milieu, la force et la puissance, toi de qui vient la science sacrée, âme vivifiante et secrète, maître généreux et sans cesse accompagné d'animaux sauvages, substance universelle, seigneur surnommé Tryambaca, toi qui portes le signe du linga et celui du bhaga³¹, dieu³² qui es en même temps Oumâ, Oumâ dont le sein contient tout ; ô Mahâdéva, après toi et elle, il n'est pas un troisième être. Tu es tout, tu es l'Īswara³³ de tout ».

Tel fut l'hymne adressé au dieu dont un taureau est l'emblème. Siva, animé par le sentiment du devoir et de la justice, se montra disposé à exaucer le voeu de Casyapa. Il lui dit avec douceur : « Illustre Pradjâpati, je sais pour quel motif tu m'adresses cette prière. Les grands dieux Indra et Oupendra obéiront à la nature³⁴. Le pieux Djanârdana emportera le Pâridjâta, et Indra, par l'effet de la malédiction d'un saint Mouni, sera puni pour avoir désiré la femme de cet illustre pénitent. Vertueux Richi, rends-toi avec Aditi, fille de Dakcha, au palais d'Indra. Le bonheur de tes enfants est assuré ». Après avoir entendu cette réponse de Hara³⁵ le sage incomparable, fils du dieu qui est sorti du lotus³⁶, salua, plein de joie, le maître de tous les ordres de dieux, et retourna dans sa demeure.

CENT-TRENTIÈME LECTURE.

COMBAT DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le soleil venait de se lever ; le puissant Vichnou, sous prétexte d'aller à la chasse, se rendit sur le mont Rêvata. Il avait fait monter sur son char le vaillant fils de Satyaca, et avait dit à Pradyoumna de le suivre. Arrivé sur le mont Rêvata, le dieu dit à Dârouca « Arrête ici mon char, et laisse errer les chevaux en liberté. J'ai besoin de ton secours pour la moitié de la journée. Je rentrerai à Dwâravatî sur mon char ».œinsi parla Crichna, et, volant à la victoire, ce sage et puissant héros monta avec Sâtyaki sur Târkhya¹. Quant au vaillant Pradyoumna, il suivit son père sur un char céleste. En un clin d'oeil Hari fut rendu dans le parc de Nandana, dans le jardin des dieux, et se disposa à enlever le Pâridjâta. Là, il trouva les guerriers d'Indra prêts à combattre, et couverts d'armes variées. Cependant malgré leur courage, à leur vue même, Késava, dieu fort et espoir du juste, déracina le Pâridjâta, l'enleva et le plaça sans effort sur le dos de l'oiseau Garouda. O fils de Bharata, il adressa même la parole à cet arbre, comme pour le rassurer, et lui dit : « O arbre, ne crains rien, Késava est généreux ». Quand le Pâridjâta fut bien établi sur Garouda,

³¹ Ce sont là les noms des deux symboles représentant les organes masculin et féminin.

³² Ce mot dans le texte est exprimé par तत, *tat*. Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. XVII, sl. 23 et 25.

³³ Voyez lect. CXXIX, note 2.

³⁴ Ce passage m'a paru obscur. J'ai pensé que le mot प्रकृति, *pracriti* devait être interprété dans le deuxième sens qu'indique le dictionnaire de M. Wilson. Il est encore, dans la CXXXIVe lecture, employé pour désigner que les astres reprennent leur marche accoutumée.

³⁵ Surnom de Siva.

³⁶ C'est-à-dire Brahmâ.

¹ Nom de l'oiseau Garouda.

Crichna fit le tour² de la belle ville d'Amarâvatî.

Cependant les gardiens du Nandana accoururent auprès d'Indra, et lui dirent : « On enlève le Pâridjâta. » Le vainqueur de Paca, montant sur Êrâvata, et suivi de Djayanta porté sur un char, poursuivit le ravisseur. Késava arrivait à la porte de l'orient, quand Indra l'aperçut et lui dit : « Vainqueur de Madhou, que signifie cette conduite ? » Crichna, de dessus Garouda, saluant le roi des dieux, lui répondit : « Pour orner et purifier mon épouse, j'emporte ton Pâridjâta » « Crichna, reprit Indra, il n'en sera pas ainsi. Vous ne pouvez emporter cet arbre sans combat. Généreux Késava, dirigez d'abord vos armes contre moi. Accomplissez votre menace en levant sur moi votre Cômopakî ». Alors Crichna, comme en jouant, perce de ses flèches aiguës, et pareilles à la foudre, l'éléphant du roi des dieux. Le maître du tonnerre frappe Garouda de ses traits divins, et coupe rapidement ceux de l'ardent Késava. Mâdhava et le vainqueur de Bala et de Vritra brisent mutuellement les flèches qu'ils se lancent l'un à l'autre. Au bruit de l'arc d'Indra, au frémissement du Sârnga⁴ les habitants du ciel sont émus.

Pendant que les deux héros sont occupés à combattre, le vaillant Djayanta s'efforce d'arracher le Pâridjâta placé sur Garouda. Le vainqueur de Cansa charge Pradyoumna d'éloigner ce nouvel adversaire, et le fils de Roukminî attaque alors Djayanta. Celui-ci, comme en riant, du haut de son char prend pour but de ses flèches chacun des membres de Pradyoumna ; et Pradyoumna, à son tour, avec ses traits semblables à des serpents, du char où il est placé, inquiète le fils d'Indra. Le combat s'échauffe entre ces deux rivaux, et les fils de Mahendra et d'Oupendra, célèbres par leur courage entre tous les guerriers, se distinguent par d'égales prouesses. Les dieux, les Mounis, les Siddhas, et les Tchâranas contemplaient avec admiration ce combat terrible.

Un héros du parti des dieux, nommé Pravara, s'avance pour reprendre le Pâridjâta. C'était un Brahmane élevé par sa pénitence au rang de Siddha, et nouvellement arrivé du Djambou-dwîpa⁵ : il était habile à manier les armes, terrible pour ses ennemis, et fier surtout du privilège d'immortalité qu'il avait reçu de Brahmâ : il était venu, par amitié pour Indra, joindre ses forces à celles du vainqueur de Bala. Crichna, qui le voit s'approcher, dit à Sâtyaki : « Tâche avec tes flèches d'éloigner Pravara, mais toutefois en le ménageant: c'est un Brahmane qu'il faut traiter avec douceur ». Cependant Pravara, de dessus son char, avait décoché soixante flèches sur le guerrier que portait Garouda. Le petit-fils de Sini, d'un trait habilement lancé, brise l'arc de son adversaire, et s'écrie : « On ne doit pas frapper un Brahmane. Soyez tranquille, respectable Mouni: les Yâdavas savent trop ce qu'ils doivent aux saints Brahmanes, même à ceux qui les attaquent ». Pravara lui répond en riant : « Guerrier, le sort dans les combats ne doit pas plus épargner les Brahmanes que les autres. Yâdava, je suis un disciple de Râma, fils de Djamadagni⁶. Mon nom est Pravara, et je me vante d'être l'ami du sage Indra. Les dieux craignent de combattre par respect pour le vainqueur de Madhou ; mais moi, Mâdhava, je veux payer la dette de l'amitié ». Le combat recommence entre le petit-fils de Sini et le Brahmane : leurs traits divins se choquent d'une manière plus terrible encore. Le ciel tremble, ô fils de Courou, ainsi que les êtres divins qui remplissent les airs.

² C'est-à-dire, il fit le pradakchina, en tournant sur la droite.

⁴ Ainsi s'appelle l'arc de Crichna.

⁵ Suivant les Pourânas, le Djambou est le *dwîpa* central : suivant les livres bouddhistes, on doit attribuer ce nom à l'Inde. Ce mot désigne une province abondante en *djambous*, espèce d'arbre qui est le *jambosier* (*Eugenia jambolana*), *rose-apple*, *pomme de rose*.

⁶ Cette phrase est une menace de la part de Pravara. Parasourâma avait été l'ennemi mortel des Kchatriyas.

Cependant la lutte entre le fils de Crichna et le fils d'Indra continuait toujours, et les deux rivaux se soutenaient également. Ils portaient vivement leurs coups, paraient ceux de leur adversaire⁷, et tous deux avec une ardeur et une adresse sans pareilles cherchaient à obtenir la victoire. Le fils de Satchî, saisissant l'instant favorable, lance un trait rapide au fils de celui qui porte le Sârnga. Ce trait enflammé arrivait en sifflant : Pradyoumna l'arrête en sa marche par une foule de flèches aiguës. Mais, ô miracle ! les feux que porte avec elle cette arme destinée plutôt à frapper les Dânavas tombent devant le fils de Roukminî, et consomment son char sans le brûler lui-même. Les efforts de Pradyoumna sont impuissants pour éteindre ces flammes qui l'assiègent. Le fils de Nârâyana s'élance hors de son char qu'il abandonne au feu, et, se soutenant au milieu de l'air, il dit à Djayanta : « Fils de Mahendra, cent de ces traits divins, tels que tu viens d'en lancer un, ne sont pas en état de m'abattre. Allons, développe tous les secrets de ton art ; mais crois bien que tu n'es pas plus habile que moi. J'en pouvais douter tant que je ne t'avais pas vu sur ton char de bataille et les armes à la main, mais aujourd'hui que je te connais, je puis dire que je ne te crains pas. Le Pâridjâta, qu'il n'est pas permis à ton bras de toucher, ne recevra plus de toi que des souvenirs. Et ce char magique que ta flèche brûlante vient de dévorer, je puis, si je veux, par ma science en créer des milliers qui lui ressemblent ». A ces mots, le vaillant Djayanta lui décoche un trait que lui-même avait composé avec un art tout particulier. Pradyoumna se défend contre la rapidité de cette arme par une grêle de flèches : son rival, de quatre traits tout divins dirigés avec habileté et pareils à des météores enflammés, forme une barrière qui enferme de tout côté le grand Pradyoumna, et ne lui laisse que la vue de la voûte céleste. Le fils de Crichna avec ses flèches fend ce rempart, et perce Djayanta lui-même. Les saints répandus dans les airs firent entendre de bruyantes acclamations en voyant la force et l'agilité du grand Pradyoumna.

Le petit-fils de Sini avait d'un trait perçant coupé l'arc de Pravara à l'endroit où la flèche vient s'appuyer sur la main ; mais le Brahmane avait reçu d'Indra un autre arc solide et retentissant comme la foudre. Il tire plusieurs flèches aussi brillantes que les rayons du soleil, et brisant à son tour l'arc de Sâtyaki, il le frappe lui-même dans tous ses membres. Sâtyaki, prenant un autre arc, ferme et solide, recommence ses attaques contre Pravara ; et tous deux à l'envi, de leurs flèches aiguës, percent l'armure ou le corps de leur adversaire. Ainsi, d'un trait le brave Pravara coupe en deux morceaux l'arc de Sâtyaki, dont la personne reçoit aussi trois flèches. Le héros Yâdava allait s'armer d'un autre arc : le Brahmane le prévient, et le frappe de la massue que brandit sa main légère. Sâtyaki sourit de cette attaque, et sous les coups de cette massue il saisit son épée, son bouclier et un autre arc. Pravara lui décoche des centaines de flèches, de manière à l'empêcher de faire usage de ses bras. Pradyoumna donne à son compagnon d'armes un poignard étincelant, qu'une flèche de Pravara vient briser à l'instant ; Pravara, comme en riant, a touché cette arme dans le manche même, et en même temps de trois autres traits acérés il a déchiré le bouclier ; puis d'un coup de lance il frappe Sâtyaki au coeur, et pousse un cri de victoire. Alors voyant son ennemi vaincu, dans le désir de prendre le Pâridjâta, il s'approche avec son char de Garouda. Celui-ci le pousse de son aile, et le Brahmane est lancé avec le char à la distance d'une gavyouti⁸, où il perd connaissance. Djayanta va relever Pravara ; il cherche à le ranimer, et le fait remonter sur son char léger. D'un autre côté Pradyoumna,

⁷ Cette idée est exprimée par deux mots qui me semblent être deux termes techniques, employés peut-être dans l'escrime : ce sont deux impératifs, dont le premier même est irrégulier, गृह्णप्रतीछ इति. Le mot प्रतीछ, se trouve seul dans la CXLVII lecture : c'est un cri de défi de la part de Crichna, qui va lancer son *tchacra*.

⁸ Voyez la CXXVIe lecture, note 6.

tenant dans ses bras son oncle⁹, le petit-fils de Sini, presque privé de sentiment, tâchait de rappeler ses esprits abattus : le vainqueur de Madhou touche Sâtyaki de son bras gauche, et celui-ci, par l'effet de ce simple attouchement, reprend toute sa vigueur. Pradyoumna, à la droite de Crichna, et Sâtyaki, à sa gauche, attendaient l'ennemi, plus que jamais disposés à combattre.

Cependant Djayanta et Pravara, portés sur le même char, arrivent près d'Indra, qui leur dit en riant : « Il ne faut pas s'approcher de Garouda: ce roi des oiseaux, ce fils de Vinatâ, est d'une force redoutable. Placez-vous aussi à ma droite et à ma gauche, vos armes toutes prêtes, et regardez-moi combattre ». Il dit, et les deux guerriers se mettent aux côtés d'Indra. Le roi des dieux et Djanârdana recommencent leur combat. Indra, de ses flèches énormes dont le bruit égale celui de la foudre, frappe Garouda dans toutes les parties de son corps ; l'orgueilleux fils de Vinatâ n'aurait pu compter les coups qui lui étaient portés. De son côté, Crichna ne ménageait point l'éléphant d'Indra. Les montures des deux héros, l'éléphant et l'oiseau, combattaient eux-mêmes avec force et courage : le souffle de leur respiration était violent. Le puissant Êrâvata, de ses défenses, de sa trompe, de sa tête, frappe l'ennemi des serpents¹⁰, et pousse de grands cris. Le fils de Vinatâ, de ses serres tranchantes, et du choc de ses ailes, fatigue le roi des éléphants. Ce combat terrible et singulier entre ces deux animaux fixe un instant l'attention du monde, et jette l'épouvante dans l'âme des spectateurs. Enfin Târkhya donne sur la tête d'Êrâvata un coup de son pied arme d'une serre vigoureuse ; et l'éléphant, étourdi par cette attaque, tombe du ciel dans cette province même, ô Djanamédjaya, sur le sommet du Pâripâtra¹¹. Indra ne voulut pas abandonner Êrâvata dans sa chute autant par amitié que par compassion. Le puissant Crichna le suivit, et s'arrêta aussi sur le Pâripâtra avec Garouda. Là, les forces étant revenues à Êrâvata, le vainqueur de Vritra et le grand Késava reprirent le combat interrompu, et s'attaquèrent de nouveau avec des flèches aiguës, armées d'un fer meurtrier, et rapides comme des serpents. Le maître du tonnerre lança sur Garouda, l'ennemi d'Êrâvata, la foudre dont le roi des oiseaux brava l'atteinte : car sa nature et ses mérites le mettaient à l'abri de la mort. Cependant il abaissa ses ailes comme par respect pour l'arme de celui qui était le roi des dieux, et en même temps son frère, en qualité de fils de Casyapa¹². La montagne foulée par les pas de Târkhya s'affaisse de tout côté. Le sentiment de vénération dont elle est pénétrée pour Crichna la portait à s'humilier encore davantage. Crichna, qui la voit peu à peu s'effacer et disparaître, s'éloigne avec Garouda, et se soutient dans l'air. Alors ce dieu, créateur de tous les êtres et âme de la nature, dit à Pradyoumna : « Dirige-toi vers Dwâravâtî, et sans délai amène-moi le char avec Dârouca. Va, ma force t'accompagnera: annonce à Balabhadra et au roi des Coucouras que demain je serai à Dwâravâtî après avoir vaincu Indra » « Vos ordres seront exécutés », répond Pradyoumna à son père, et plein d'empressement il part, il parle à Bala et au roi des Yâdavvas, et en un moment revient, monté sur le char que conduisait Dârouca.

⁹ Ce n'était pas son oncle ; c'était un cousin du côté de son père, qui avait un degré sur lui. Son nom est Youyoudhâna. Voyez lect. CIX.

¹⁰ Épithète de Garouda.

¹¹ Voyez tom. I, lect. CVIII, note 29. Le conte que l'on va lire a été inventé sans doute pour expliquer l'abaissement de cette chaîne de montagnes, qui s'étend à l'occident sur les confins du Malwa. Voyez la lecture suivante ; voyez aussi la note 9 de la CXVe lecture.

¹² Voyez tom. I, lect. III,

CENT-TRENTE ET UNIÈME LECTURE. LA MONTAGNE SANCTIFIÉE.

Vêsampâyana dit :

Crichna, porté sur ce char, revient sur le Pâripâtra, où se trouvait le roi des Souras avec Êrâvata. A la vue de Djanârdana, le Pâripâtra s'abaissa, pareil à un pied de chanvre (sânapâda), par déférence pour le fils de Vasoudéva, dont il connaissait la grandeur. Hrichikésa lui sut gré de cette preuve de respect ; il s'avançait au combat, suivi de Garouda qui était chargé du Pâridjâta, et monté par Pradyoumna et Sâtyaki : ces deux héros gardaient l'arbre conquis par Crichna.

Cependant le soleil descendait vers l'occident, la nuit approchait, et le combat continuait entre Indra et Késava. Vichnou, voyant que l'éléphant Êrâvata, percé de coups, n'était plus en état de résister, dit au roi des dieux : « Le grand Êrâvata, frappé déjà par Garouda, n'est plus en état de combattre; la nuit vient, demain matin nous recommencerons, si tu le veux » « Ainsi soit fait », dit à Crichna le maître des dieux ; il se rapprocha du ciel et campa sur une colline. Là arrivèrent pendant la nuit Brahmâ, Casyapa, Aditi, tous les dieux, les Mounis, les Sâdhya, les Viswas, les deux Aswins, les Âdityas, les Roudras, les Vasous et Couvéra. Quant à Nârâyana, il resta sur le riant sommet du Pâripâtra avec son fils et Sâtyaki. Pour récompenser ce mont, qui par respect était descendu à la faible hauteur d'un pied de chanvre, ce dieu juste et bon lui accorda une faveur, et lui dit : « O mont, tu seras appelé "Sânapâda". Tu posséderas la moitié de la sainteté de l'Himâlaya. Ainsi relève-toi; tu seras le rival du Mérou, et une foule de bêtes fauves t'adopteront pour leur refuge ». Après avoir témoigné sa bienveillance au Pâripâtra, Crichna, voulant honorer le dieu dont le taureau est le symbole, par sa pensée appela la rivière du Gange. Aussitôt la céleste Vichnoupadî¹ se présenta, attirée par la force seule de la réflexion du dieu ; celui-ci la salua, fit ses ablutions, prit de l'eau et un fruit du bilwa², et adressa cette offrande au maître de l'univers, à Roudra. Alors Mahâdéva, seigneur excellent, lui qu'on nomme aussi Soma, apparut au-dessus de cette offrande de bilwa et d'eau du Gange. Késava avait eu soin d'orner de fleurs le Pâridjâta, et il célébra en ces termes Îswara, souverain créateur de toutes choses.

« O dieu, toi qui t'appelles Roudra³, parce que tu causes les pleurs des hommes, et Âdhidéva⁴, parce que tu es l'auteur des formes matérielles, toi qui es le plus honoré et le plus chéri des êtres, tu sais unir en toi, ô seigneur, la magnificence et la gloire.

Tu es le maître des animaux, des bourgs et des bois, et pour cette raison nommé Pasoupati⁵ ; tu es le créateur suprême, ô dieu des dieux, le vainqueur de tous les ennemis des Souras, et dans le monde il n'est personne au-dessus de toi.

Tu es le souverain des puissants et des maîtres, l'être vénérable qui donne le bonheur et la vie, et c'est pour ce motif que les hommes sages et instruits dans les mystères de nos livres saints t'ont nommé Îsa et Îswara⁶.

¹ Voyez lect. CXXV, note 11. La déesse du Gange vient fournir l'eau des ablutions.

² Cet arbre est appelé vulgairement *Bel* (*Ægle marmelos*).

³ La racine de ce mot est रुद, *rouda*, qui signifie *pleurer, gémir*.

⁴ Voyez le Bhagavad-gîtâ, lect. VIII, sl. 4.

⁵ Voyez la CXXXe lecture, note 16.

⁶ Ces deux mots signifient *maître, seigneur*.

A toi, dont la sagesse est infinie, à toi, essence impérissable, invisible, immatérielle, est due la naissance de ce monde, et voilà pourquoi on t'appelle Bhava⁷, l'être le plus élevé parmi tout ce qui est grand, tout ce qui est souverain.

O grand dieu, tous les génies vaincus par toi, les Dévas et les Asouras, t'ont reconnu pour leur roi, et c'est ce qui t'a fait donner le nom de Mahésvara⁸.

Adorable, et toujours adoré par les dieux avides du bonheur éternel, bienveillant, infiniment fort, on t'appelle le dieu des dieux, le fortuné, le désiré des hommes vertueux, et tu es à jamais l'âme de tous les êtres.

Maître des dieux, tu es l'essence des trois mondes, la source infiniment glorieuse de toute supériorité ; et de là est venu ton premier nom de Tryambaca⁹.

Par ta puissance infinie tu commandes à tes ennemis ; tu fais également entendre à tous, ô maître des maîtres, la voix de l'autorité ; pour le bonheur commun tu es répandu partout ; aussi l'on t'appelle le seigneur suprême¹⁰, bienfaisant, vivifiant comme le soleil.

Tu maintiens la paix entre les hommes qui vivent ensemble, tu conserves la concorde entre les cousins¹¹ ; et voilà pourquoi les sages t'ont surnommé Sancara¹², ô dieu d'une justice infinie.

Jadis la foudre du roi des Souras te fit une blessure à la gorge, et te l'a marquée d'une teinte noire, ô seigneur rempli de force et de sagesse : de là t'est venu ton nom de Nîlacantha¹³. Tu portes dans le monde le signe du linga et du bhaga ; tu es tout, Soma¹⁴, le monde animé et inanimé : aussi les savants Brahmanes te reconnaissent pour l'incompréhensible Ambicâ¹⁵, qui porte et contient le monde.

De toi sont nés les Vèdes, les Védângas, les offrandes, les cérémonies et les libéralités du sacrifice ; ô dieu des dieux, il n'est, il n'a été, il ne sera jamais d'être semblable à toi.

Moi et Brahmâ, Capila¹⁶, Ananta, et tous les sages, enfants de Brahmâ, ô dieu des dieux, nous sommes nés de toi ; tu es le maître de tout, l'âme du grand oeuvre, l'être à jamais adorable ».

C'est en ces termes qu'était honoré le dieu dont l'emblème est un taureau. Il étendit la main droite, et dit à Govinda : « Illustre Soura, tu obtiendras les biens que tu désires : le

⁷ Mot dérivé du verbe भू bhoû (être).

⁸ C'est-à-dire *grand maître*.

⁹ Voyez lect. CXXX, note 19. Les trois yeux de Siva ne représenteraient-ils pas les trois mondes ?

¹⁰ Les deux manuscrits dévanâgaris portent शब्दस्थेशान, *sabdasyêsâna* (*maître de la parole*).

¹¹ Il est singulier que le même mot sanscrit भ्रातृव्य, *bhrâtrivya* signifie à la fois *cousin* et *ennemi*.

¹² C'est-à-dire *auteur du bonheur*.

¹³ Une autre légende donne de ce nom une explication différente. L'océan, baratté par les dieux, produisit un poison mortel, que Siva avala pour sauver le genre humain : ce poison lui resta dans le gosier, et depuis ce temps le dieu a été surnommé *Nîlacantha*, c'est-à-dire *gosier noir* ou *bleu*. Voyez l'épisode du Mahâbhârata inséré par M. Wilkins dans les notes de sa traduction du Bhagavad-gîtâ. Voy. encore la CXXVIIe lecture du Harivansa.

¹⁴ Ce mot, qui est un des noms de la lune, est aussi une épithète de Siva. Ne serait-ce pas un composé de स, *sa* et de उमा, *oumâ* (*comitatus Oumâ*). On sait qu'Oumâ est la femme de Siva.

¹⁵ Ambicâ ou Ambâ est un nom de la déesse Pârwatî : ce mot signifie *mère*.

¹⁶ Voyez tom. I, lect. XIV.

Pâridjâta te restera, cesse de t'inquiéter. Pour prix de la dévotion dont tu as fait preuve sur le Mênâca¹⁷, tu verras mon oracle s'accomplir ; et cette pensée doit te donner du courage. Personne ne pourra te vaincre et t'abattre : tu sauras mieux que moi briller sur les champs de bataille. Ce que je t'annonce maintenant s'accomplira. Quiconque récitera avec piété la prière que tu viens de m'adresser recueillera le fruit de sa dévotion. O Vichnou, il obtiendra la victoire dans les combats et un honneur immortel. Tu élèveras en ce lieu une statue qui me représentera, et que viendront adorer les dieux et les Siddhas : je porterai ici le nom de Bilwodakésvara¹⁸. Le sage qui, dévoué à mon service, sera resté en ce lieu pendant trois nuits, ô Djanârdana, ira dans le monde qu'il aura désiré. En ce même pays se trouvera une rivière du Gange¹⁹, sous le nom d'Avindhyâ : les ablutions qu'on y fera en récitant les mantras prescrits, auront le même effet que si elles étaient faites dans le Gange. La partie intérieure²⁰ de cette contrée est occupée par les puissants Dânavas, qui y possèdent une ville nommée Chatpoura, et qui font de là des excursions. Ces Dêtyas, aveuglés par leurs passions, objet de terreur pour le monde, habitent en sûreté le sommet de cette montagne : Brahmâ leur a donné le privilège de ne pouvoir succomber sous la main des dieux²¹. Mais toi, Késava, qui es devenu homme, tu auras le pouvoir de les détruire ». Ainsi parla Mahâdêva : il embrassa le noble fils de Vasoudêva, et disparut. Après son départ et au point du jour, Govinda dit encore à la montagne : « Sur tes flancs habitent de terribles Asouras qui, par l'effet de la bonté de Brahmâ, ne sauraient être mis à mort par les Dévas. Pour le salut du monde je serai donc obligé de t'assiéger, et de les contraindre à quitter leurs retraites. Mais l'issue sera fermée, et ils périront tous d'après les ordres que j'aurai donnés. Moi-même, ô mont, j'établirai sur toi ma demeure²², et j'annoncerai aux redoutables Asouras que de là je les surveillerai. Le pénitent, qui, le bras élevé²³, montera sur ton sommet, obtiendra par ce fait un fruit pareil à celui de l'oblation de cent vaches. Le dévot qui, soumis aux règles saintes, fera faire ta figure en pierre, entrera à jamais dans ma voie ». Tel fut le privilège que le bienveillant Crichna accorda à cette montagne. Le maître des dieux y fixa une de ses habitations ; et les dévots, qui ont le désir d'obtenir le monde de Vichnou, y viennent animés par la piété, et font imiter en pierre la ressemblance de cette demeure d'un dieu.

¹⁷ Voyez tom. I, lect. CXVIII, note 32. Le Mênâca est placé parmi les montagnes du midi : je crois qu'ici le poète le confond avec le Pâripâtra.

¹⁸ C'est-à-dire maître du *bilwa* et de l'eau.

¹⁹ Cette rivière, lectures CXL et CXLI, sera appelée Âvarttî. Wilford, t. XIV des Recherches asiatiques, parmi les rivières qui se jettent dans l'Yamounâ, mentionne la Crichnagangâ, qui coule dans le Câlandjara ou Bundelcund, et qui porte aussi le nom de *Criyâ* ou *Criyanâ*. Cependant M. Wilson, au mot *Crichnânadî*, confond la Crichnagangâ avec la Crichnâ, aujourd'hui le Kitsna, qui coule dans le Décan. Je remarque aussi qu'il sort du Vindhya une rivière nommée *Nirvindhya*.

²⁰ Antardharanî.

²¹ Nous avons déjà vu plusieurs fois que les Dânavas, ennemis des dieux, avaient obtenu de Brahmâ des grâces particulières. En voyant, comme ici, ces Dânavas retranchés dans les montagnes, et en pensant qu'ils se trouvent sous la protection de Brahmâ, dieu ancien, toujours respecté, mais dépourvu de culte et en quelque sorte détrôné, j'ai été tenté de croire que ces Dânavas représentent quelquefois, dans les annales mythologiques des Indiens, les premiers habitants du pays, les aborigènes, espèce de Titans, enfants de la Terre, refoulés dans les montagnes par les conquérants, et leur disputant avec acharnement le sol de leur vieille patrie, que Brahmâ, divinité désormais sans puissance et sans crédit, leur avait jadis accordé.

²² Il est probable qu'une forteresse fut construite par Crichna sur cette montagne, et que plus tard on a fait de ce lieu un endroit de pèlerinage.

²³ On nomme cette espèce de pénitent *Ourddhabâhou*.

CENT-TRENTE-DEUXIÈME LECTURE

RÉCONCILIATION DE CRICHNA ET D'INDRA.

Vêsampâyana dit :

Le grand Crichna remontant sur son char, après avoir adoré le divin Bilwodakésvara, partit, et appela aux armes Indra qui était campé dans le voisinage du ciel avec tous les dieux. Alors Indra et Djayanta s'élancèrent aussi sur un char traîné par de légers coursiers. Ainsi volait au combat le dieu qui comble les vœux des justes, et la possession du Pâridjâta devint la cause d'une nouvelle lutte entre ces deux héros élevés sur leur char de bataille. Vichnou, habitué à triompher de ses ennemis, accablait de ses flèches rapides les troupes du roi des dieux.

Cependant, malgré leur force et leur habileté, les deux rivaux ne purent se faire aucun mal. Djanârdana, de dix flèches armées d'un fer aigu, frappa chacun des chevaux de Mahendra. De son côté, Indra, de ses traits garnis d'une pointe menaçante, protégeait ses défenseurs. Êrâvata et Garouda, sans prendre part à la mêlée, se trouvaient cependant, au milieu des airs, couverts des milliers de flèches que lançaient Crichna et l'illustre vainqueur de Bala. Les chars de ces deux combattants également terribles, également courageux, faisaient sous leur poids trembler la terre qui les supportait, et qui vacillait comme le vaisseau sur l'onde. Tout l'horizon était enflammé, les montagnes chancelaient et les arbres tombaient par milliers. Les mortels, que leur vertu ne préservait pas dans cette calamité, étaient abattus sur le sol ; de furieux ouragans bouleversaient les airs ; les fleuves remontaient vers leur source ; les vents soufflaient en désordre, et des météores effrayants tombaient du ciel. Le bruit des deux chars troublait l'âme de tous les êtres : le feu même brillait dans l'eau, et les astres allaient de tout côté se heurter contre les astres. De nombreuses étoiles se précipitaient de la voûte céleste sur la terre. Les éléphants, gardiens des diverses régions de l'horizon, et les serpents des régions inférieures, s'agitaient en tumulte. Le ciel était découpé en nuages rouges, horriblement sonores et chargés d'une pluie de sang. On ne distinguait plus ni terre, ni ciel, ni atmosphère. En voyant de leurs places ces deux rivaux se précipitant au combat, la troupe des Mounis récitait des mantras pour le salut du monde, et les pieux Richis s'arrêtaient, murmurant à voix basse leurs prières.

Alors le grand Brahmâ dit à Casyapa : « Va, pars avec Aditi ton épouse pour séparer tes enfants » « Ainsi soit fait », répondit le Mouni, fils de Brahmâ, et, montant sur un char, il va se placer entre les deux héros. A sa vue, à celle d'Aditi, les deux combattants descendent de leurs chars et mettent pied à terre : ils déposent leurs armes, et ces héros, pénétrés d'amour pour tous les êtres, et sachant bien, en leur qualité de pères, ce qu'ils doivent à leurs parents, s'inclinent avec respect. Aditi les prend tous deux par la main : « Pourquoi donc, leur dit-elle, vous faites-vous la guerre, comme si vous n'étiez pas tous deux sortis du même sein ? C'est une chose horrible que de s'attaquer pour un faible intérêt. Parmi tous mes enfants il n'en est aucun qui se conduise comme vous. Si vous êtes encore en état d'entendre la voix de votre père et de votre mère, quittez vos armes, et suivez mon conseil » « Votre volonté soit faite », répondirent les dieux, et, empressés d'aller se laver de leurs souillures, ils descendirent au Gange¹ en causant ensemble.

Indra disait à Crichna : « Vous êtes le maître et l'auteur du monde : c'est vous qui m'avez affermi sur mon trône. Vous qui m'avez élevé, pourquoi voulez-vous maintenant me renverser ? Après vous être montré si bon frère, après avoir reconnu mes droits d'aïnesse, comment aujourd'hui voulez-vous anéantir ma puissance ? » Quand ils eurent achevé

¹ C'est sans doute la rivière dont il a été question dans la lecture précédente.

leurs ablutions dans l'eau du Gange, ils revinrent, pleins de soumission et de douceur, à l'endroit où se trouvaient Aditi et Casyapa. Ce lieu où ces deux fils se réunirent avec leurs parents fut nommé par les Mounis Priyasangamana². Après qu'Indra eut été rassuré pour l'avenir, on se rendit au camp où étaient rassemblés les dieux. De là ils montèrent tous dans leurs chars et prirent le chemin du ciel, transportés de la joie la plus vive. Casyapa, Aditi, Indra et Djanârdana étaient sur le même char. Arrivés dans le magnifique palais du roi des dieux, ils y furent accueillis au milieu des plaisirs et des honneurs de toute espèce. La pieuse Satchî témoigna au noble et bon Casyapa et à son épouse le respect qu'ils méritaient.

Au point du jour suivant, la prudente Aditi dit à Hari empressé de faire le bonheur du monde : « Oupendra, tu vas retourner à Dwâravatî et emporter le Pâridjâta. Donne à ton épouse ce moyen de purification qu'elle désire avec tant d'ardeur. Quand Satyabhâmâ en aura joui, cet arbre sera rapporté par toi dans le Nandana, où il doit rester » « Vos intentions seront remplies », dit Crichna à la glorieuse mère des dieux, qui avait suivi les sages instructions du grand Nârada. Ensuite ayant fait ses adieux à son père et à sa mère, à Indra et à Satchî, Djanârdana partit pour Dwâravatî. Mais auparavant la fille de Pouloman, connaissant tous les devoirs de la politesse, lui fit accepter pour ses seize mille épouses des pierreries et des étoffes magnifiques, brillantes de mille couleurs, et toutes resplendissantes d'un éclat divin.

Comblé d'honneurs par tous les saints habitants du ciel, Crichna prit le Pâridjâta, et se dirigea vers Dwâravatî. Il arriva avec son fils et Sâtyaki sur le mont Rêvata. Là, il déposa le Pâridjâta, et envoya devant lui Sâtyaki à Dwâravatî. Il le chargea d'annoncer aux Yâdavas³ qu'il apportait le Pâridjâta du palais de Mahendra ; qu'il allait ce jour-là même le montrer à Dwâravatî, et que l'on eût à préparer de brillantes illuminations. Sâtyaki, après avoir reçu ces ordres, s'éloigna pour les exécuter, et revient ensuite avec toute la jeunesse de Dwâravatî, avec Sâmba et ses autres compagnons. Ce fut alors que Pradyoumna, remettant le Pâridjâta sur Garouda, fit son entrée triomphante dans la ville : Hari le suivait sur son char, que traînaient Sêvya⁴ et ses autres coursiers. Sur des chars non moins magnifiques venaient après lui Sâtyaki et Sâmba, et tous les enfants de Vrichni, qui célébraient avec joie la gloire de Crichna. Les Yâdavas, en entendant de la bouche de Sâtyaki le récit des exploits de leur héros incomparable, se sentaient pénétrés d'admiration. Les habitants de la terre ne pouvaient se rassasier de contempler cet arbre chargé de fleurs divines. A la vue de ce miracle de beauté, source incompréhensible de plaisir et de bonheur, les vieillards sentaient diminuer leur faiblesse. Les aveugles recouvraient les yeux. Le parfum seul de cet arbre rendait la santé aux malades. Une foule de Cokilas⁵ blancs couvraient ses branches, enchantant de leurs doux concerts les mortels qui, dans leur surprise, révéraient Djanârdana ; ceux qui s'approchaient de l'arbre entendaient aussi les chants les plus agréables et les sons des instruments les plus variés. Quel que fût le parfum qu'ils désiraient, le Pâridjâta leur en donnait les suaves exhalaisons.

Crichna, revenu à Dwâravatî, se présenta devant le grand Vasoudéva et Dévakî. Il fit aussi une visite au roi des Coucouras, à Bala son frère, et aux Yâdavas respectables par leur âge

² Ce mot se traduit par ceux-ci : *rencontre amicale*.

³ Le texte porte *aux Bhêmas*, branche des Yâdavas descendant de Bhîma. Voy. lect. XXXVI.

⁴ C'est le nom de l'un des quatre coursiers qui sont attelés au char de Crichna. Les trois autres se nomment *Sougrîva*, *Méghapouchpa* et *Balâhaca*.

⁵ Le Cokila ou Koîl est renommé dans les poésies des Indiens pour l'agrément de son chant (*Cuculus indicus*). Sa couleur est noire.

et semblables aux Immortels. Après leur avoir rendu ces hommages et s'être acquitté de ce devoir, le dieu, qui ne connaît ni commencement ni fin, rentra dans son propre palais. Il se rendit à la demeure de Satyabhâmâ et lui remit le Pâridjâta, Celle-ci, remplie de joie, honora le vainqueur de Madhou, et reçut le présent qu'il lui faisait. L'arbre intelligent avait pris en ce moment de petites dimensions : c'était là un miracle digne de la grandeur de Crichna. Tantôt ce Pâridjâta couvre Dwâravatî tout entière, tantôt il n'est plus que de la grandeur du pouce, et peut être porté dans un appartement. Satyabhâmâ au comble de ses vœux s'incline avec respect, et, pressée de se purifier, peut à peine supporter les préparatifs nécessaires. Crichna transporta aussi dans Dwâravatî les autres richesses qu'il avait conquises dans le Djambou-dwîpa. Ensuite, se souvenant des services que Nârada lui avait rendus, le glorieux frère d'Indra appela par sa pensée le saint Mouni, afin qu'il vînt recevoir de Satyabhâmâ les preuves de sa reconnaissance.

CENT-TRENTE-TROISIÈME LECTURE.

LE PÂRIDJÂTA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

Le saint Mouni Nârada, appelé par la pensée de Crichna, se présenta sur le champ, ô fils de Courou. Ce héros l'accueillit avec tous les honneurs que la loi prescrit. Quand Nârada eut terminé ses ablutions, des guirlandes, des parfums, des mets de toute espèce lui furent présentés par le dieu créateur de toute la nature, et par Satyabhâma dont le coeur était plein de joie. Cette épouse de Crichna, heureuse de la possession du Pâridjâta, orne sa poitrine d'une guirlande de fleurs, et salue son mari. Elle fait d'abord à Nârada une offrande d'eau ; puis elle lui présente, suivant les indications de Késava, mille vaches, une montagne d'or, d'argent, de pierres précieuses, de grains de sésame¹, et d'autres richesses. Le Brahmane contempla ces cadeaux avec plaisir, et, cessant de manger, il dit à Késava : « C'était déjà bien assez de l'eau que m'a donnée Satyabhâmâ. Je suis content; suivez-moi, et faites tout ce que je vais vous dire » « Ce n'était là qu'une première cérémonie² », répondit le vainqueur de Madhou, et en même temps il suivit Nârada qui, marchant devant lui, s'amusait à faire mille plaisanteries. « Arrêtez-vous, dit enfin le Mouni en détachant de sa poitrine une guirlande de fleurs, je vais partir. Pour salaire donnez-moi une vache noire avec son veau, et une peau de gazelle noire, remplie de sésame et d'or. Tel est le salaire qui convient au dieu même dont le taureau est le symbole » « Que votre désir soit satisfait, répondit en souriant Hrichîkésa. Mais de plus formez un vœu, que je vous promets d'exaucer, ô Nârada, pour vous prouver ma reconnaissance ». Le pieux Richi lui dit : « O Vichnou, ô éternel Nârâyana, ô vous qui êtes la voie des justes, soyez-moi toujours favorable. Accordez-moi de pouvoir toujours visiter votre demeure : que je sois exempt de renaître dans une matrice, et que dans mes existences à venir je sois encore Brahmane » « Je vous l'accorde », dit le dieu, et le sage Mouni se réjouit de la faveur qu'il venait d'obtenir.

Les seize mille épouses du grand Vichnou furent appelées par sa favorite Satyabhâmâ, qui leur distribua à chacune tous les présents que Satchî avait remis pour elles au fils de

¹ Le nom sanscrit est *tila*. J'ai conservé à dessein dans cette phrase le mot montagne. Nous verrons plus haut, lect. CXXXVII, que l'usage était de donner aux Brahmanes des cadeaux qui représentaient diverses formes.

² Ce sont les mêmes expressions que celles que nous avons vues, lect. CX XIV, note 4 ; mais je ne conçois pas trop le rapport qu'elles ont avec l'ensemble de ce passage : peut-être qu'ici, elles ne sont prises qu'au figuré.

Vasoudéva. Le Pâridjâta, par le conseil de Nârada et l'ordre de Crichna, fut fixé en ces lieux et y prit de l'accroissement. Invité par le héros, chacun vint admirer cette merveille. On vit arriver les Pândavas avec Prithâ³, l'illustre Drôpadî⁴, Soubhadra⁵, Sroutasravâ⁶ et sa famille, Bhîchmaca et ses enfants, et d'autres parents et amis. Djanârdana eut le plaisir de recevoir le prince son ami, Ardjouna, surnommé Phâlgouna ; le gynécée de Crichna était alors le séjour du bonheur et de la magnificence.

CENT-TRENTE-QUATRIÈME LECTURE.

LE PÂRIDJÂTA RENDU A INDRA.

Vêsampâyana dit :

Au bout d'un an le vainqueur de Késin, le dieu qui est l'essence universelle, reporta le Pâridjâta dans le Swarga : le maître du monde, aussi sage que puissant, se rendit avec Indra auprès d'Aditi et de Casyapa. Aditi sa mère, en voyant devant elle le vainqueur de Madhou dans la posture du respect, prit la parole et lui dit : « Que l'amitié, qui convient à des frères, règne toujours entre vous. O Djanârdana, songe à satisfaire le vœu d'une mère » « Vos vœux seront exaucés », répondit Crichna avec feu. Prenant ensuite congé de ses parents, le vaillant Késava tint au roi des dieux un discours conforme aux circonstances : « Mahâdéva, seigneur, m'a donné l'ordre d'assiéger des Asouras retranchés dans l'intérieur des terres¹. Dans dix nuits d'ici je les aurai détruits : pour cette oeuvre je compte sur le secours du brave Djayanta, qui gardera les plaines de l'air. C'est à un fils des dieux, pourvu qu'il soit mortel, qu'est réservée la gloire de ce triomphe. Forts de la faveur de Brahmâ, ces Asouras ne sauraient être détruits par les dieux : c'est donc nous que cette tâche regarde, puisque nous sommes de condition mortelle » « Soyez heureux », dit Indra, le visage rayonnant de joie. Les deux frères s'embrassèrent ; et Indra fit présent à Crichna d'une aigrette d'origine immortelle, et d'une paire de pendants d'oreille.

³ Épouse de Pândou, appelée aussi Countî.

⁴ Drôpadî est la fille de Droupada et l'épouse des cinq Pândavas. Le major Archer, dans son voyage au pays de Borendo, raconte qu'il y a retrouvé l'usage de la pluralité des maris.

⁵ Sœur de Crichna, enlevée par Ardjouna. Elle est honorée à Djagannâtha avec ses deux frères Crichna et Balarâma. On y porte en triomphe les statues de ces trois personnages dans la fête annuelle appelée *Rathayâtrâ*, et qui a lieu au mois d'Âchâdha

⁶ C'était la tante de Crichna, mariée à Damaghocha, roi de Tchédi.

¹ Antarbhoûmi.